

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

21e ANNÉE — No 1087

MONTREAL, 18 FEVRIER 1905

40 PAGES, 5c le Numéro



Manifestation des employés de fabrique, sur la place de la Cathédrale de Cazan (Perspective Newsky) à St-Pétersbourg

Après les charges de cavalerie et les fusillades qui ont fauché hommes, femmes et enfants durant les sanglantes émeutes à Saint-Pétersbourg, plusieurs centaines d'arrestations ont été faites. Elles aboutiront pour beaucoup de jeunes Russes à l'exil en Sibérie, sanction traditionnelle de la répression administrative, contre les manifestations susceptibles de se transformer en mouvements révolutionnaires.

Le Monde Illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

ADMINISTRATION ET RÉDACTION
1961 Rue Sainte-Catherine, Montréal.
Téléphone Est 2840.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE — Chronique, "Les travaux du foyer".
— Les Invalides, poésie inédite, par W. Chapman. — L'art de la mode. — Pour nos lectrices. — La métropole du Canada. — Les chercheurs d'or. — Un château royal. — Tribunaux comiques. — La petite servante, conte japonais. — Nouvelles — Concours — Jeux — Récréations.

MUSIQUE — Hymne national persan, par A. Lemaire. — La Statue, par Reyser.

FEUILLETON — Histoire populaire de Napoléon 1er.

GRAVURES — Frontispice : Les sanglantes émeutes à Saint-Petersbourg. — Les Invalides. — Portrait de J. Lionnet. — Les modes nouvelles. — Travaux d'agrément. — Vues de Montréal. — Le lawn tennis au Pôle-Nord. — Château de Balmoral. — Illustrations japonaises.

Les Travaux du Foyer

POUR toute féministe convaincue il doit ne paraître de simple justice que la femme soit traitée par l'homme en égale, car elle vaut autant, et souvent mieux que lui. J'accorde, si l'on veut, que son intelligence est moins étendue, qu'elle s'applique difficilement aux abstractions et aux raisonnements. Mais elle triomphe dans les questions qui exigent de la finesse et de l'ingéniosité. La persévérance, la continuité de l'effort lui coûtent un peu. En revanche, de quels élans, de quels dévouements spontanés, de quels sacrifices joyeusement consentis n'est-elle pas capable! Son âme généreuse se donne sans restriction. Elle ignore les prudentes réserves qu'inspire l'égoïsme. Elle ne calcule jamais les conséquences. Le sentiment est son seul guide, et c'est ce qui fait sa noblesse morale.

Mais ces qualités du cœur que, pour ma part, je prise cent fois plus que celles de l'esprit, elle n'en trouvera guère l'emploi dans les fonctions réservées jusqu'ici à l'homme et qu'elle commence à lui disputer. Certes, si elle se consacre à l'art, si elle peint des tableaux, compose des romans ou écrit de la musique, son enthousiasme et son ardeur la serviront, car il n'y a d'artiste que celui qui verse en son œuvre la passion dont bouillonne son âme. Pour une raison analogue, elle réussira dans l'enseignement, qui réclame du maître le don de soi, et l'on sait qu'en effet les femmes sont, en général, d'admirables professeurs. Mais pour toute autre carrière, ces vertus demeureront inutiles ou même deviendront nuisibles. Un employé de bureau ou de magasin doit se montrer exact, régulier, méthodique, rien de plus. S'il déploie trop d'initiative, il passe bien vite pour un agité, un brouillon, et on lui rappelle sans tarder la devise de toute adminis-

tration: "Surtout, pas de zèle!" Que ferait un médecin doué de trop de sentiment? Il s'attendrait sur ses malades, serait impuissant à leur dissimuler ses inquiétudes, et pourrait même être entraîné par son émotion à des erreurs de diagnostic. Pour conserver sa sûreté de coup d'oeil, pour ne pas effrayer le patient, il lui faut, au contraire, un sang-froid imperturbable. Et c'est encore à la raison et non au cœur que devra obéir l'avocat, s'il veut parvenir à détruire les arguments de son adversaire; l'administrateur désireux de sauvegarder les intérêts de la Société qu'il dirige; l'homme politique soucieux de défendre, contre les sollicitations particulières, les intérêts supérieurs de l'Etat.

Ainsi, je ne souhaite pas que la femme réussisse à obtenir les mêmes emplois que l'homme. Son rôle n'est pas de le singer et de rivaliser avec lui au barreau, à la tribune ou à l'hôpital. Sa place est dans son foyer, où elle est reine. Ses devoirs restent ceux que lui traçait Molière:

Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'oeil sur ses gens
Et régler la dépense avec économie.

Quelques-unes de mes lectrices se réclament: "C'est nous rabaisser étrangement que de réduire nos fonctions à une besogne si mesquine. La cuisine, la couture, le blanchissage, les marmots, et c'est tout? Vous nous avez reconnu vous-même de l'intelligence, du goût, de la délicatesse, des instincts artistiques. Et vous voulez nous confiner dans un domaine aussi prosaïque et fastidieux!"

Non, chères amies, je ne veux pas vous y confiner, et mes précédentes causeries vous l'ont assez prouvé. Oui, je vous invite à cultiver votre esprit, à vous plaire aux travaux intellectuels, à pratiquer les lectures sérieuses, à éprouver les nobles et pures émotions de l'art. Mais je désire que vous n'y sacrifiiez pas vos devoirs essentiels. Vous auriez tort de regarder d'un oeil de mépris les occupations du foyer. La direction du ménage et l'éducation des enfants sont deux œuvres fort importantes, fort intéressantes aussi, et qui exigent des qualités de premier ordre. Qualités morales, dont nous avons déjà parlé; connaissances techniques qui s'acquièrent par l'usage, et dont toute mère devra s'appliquer avec soin à doter sa fille.

Au reste, elle n'y aura pas grand-peine. La fillette de quinze ans a toujours beaucoup de goût pour ces travaux d'intérieur qu'elle voit faire à sa mère, et qui l'amuse d'autant plus que son adresse naturelle les lui rend plus faciles. Il est bon de cultiver ce goût, et l'on ne doit pas craindre de rogner sur les études graves pour insister sur la tenue d'une chambre et le rangement d'une armoire. Ce sont là, pensera-t-on, des choses bien secondaires et de bien minime importance. Tel n'est pas mon avis. Les femmes ordonnées et soigneuses sont plus rares qu'on ne l'imagine. Beaucoup s'agitent dans le vide. Elles vont, viennent, se démènent, dérangent tout, brouillent tout, font beaucoup de bruit et peu de besogne. Qu'on leur enseigne la méthode, qu'on leur apprenne à faire chaque chose en son temps, à ne pas commencer un travail avant d'avoir achevé le précédent. Elles seront, plus tard, de ces ménagères adroites qui, sans effort, sans fatigue, sans avoir l'air d'y toucher, parviennent, en deux heures, à mettre en ordre toute leur maison. Dirigées, secondées par leur maîtresse, les domestiques accomplissent leur ouvrage sans bruit et comme en se jouant. Il n'est pas dix heures du matin, et déjà les habits et les chaussures ont été brossés; les lits sont faits, les chambres balayées, les meubles essuyés. Une bonne fée a touché l'appartement du bout de sa bienfaisante baguette.

Même importance doit être attribuée à la cuisine. Il y a tant de femmes qui, moins par avarice ou par paresse que par ignorance, font manger à leurs enfants et à leur mari d'insipides ratatouilles! Tant d'autres qui, au contraire, dépensent pour la nourriture plus d'argent qu'il ne

faudrait, faute, comme on dit, de savoir s'arranger! Avec un peu d'adresse et de soin, il est pourtant facile de se donner un ordinaire sain et agréable, sans frais excessifs. Il existe mille petits moyens secrets pour accommoder habilement les mets les plus simples, de manière à les rendre savoureux. La jeune fille trouvera plus de profit à les connaître qu'à pâlir sur le carré de l'hypoténuse.

Celles mêmes qui ne sont pas destinées à faire elles-mêmes leur cuisine, ont intérêt à en connaître pourtant la pratique. Elles pourront, de la sorte, guider une domestique novice, l'aider en certaines occasions, la suppléer en cas de maladie et, en tout temps, exercer sur elle une surveillance efficace. Et puis les bonnes d'aujourd'hui ne sont pas, dit-on, très attachées. J'entends bien des maîtresses de maison déclarer, en soupirant, "qu'on ne peut pas en garder une seule". Pendant cet intérim, la mère de famille sera bien embarrassée si elle n'est pas capable de manier la poêle et la casserole, et elle fera comme une jeune dame de ses amies qui, abandonnée brusquement par sa cuisinière et prise d'un beau courage, voulut se tirer d'affaire toute seule, et servit le soir, à son mari, un morceau de veau, rouge d'un côté et noir de l'autre.

Mais c'est surtout sur la couture que la jeune fille devra porter son attention. Le plus beau compliment qu'on pût faire d'une femme, chez les anciens Romains, tenait dans cette brève formule: "Assise à son foyer, elle fila la laine et tissa les vêtements." Je vous avoue, chères lectrices, que cet éloge me plaît infiniment. Je n'aime pas beaucoup ces travaux futiles auxquels s'adonnent tant de jeunes filles: crochet, broderie, frivolité, qui me paraissent un moyen hypocrite de dissimuler l'oisiveté sous une apparente occupation. Qu'on se livre parfois à ces ouvrages par passe-temps, tout en causant avec ses amies, j'y consens. Mais qu'ils ne fassent pas tort au vrai travail de l'aiguille. Une femme doit savoir repriser le linge, poser une pièce, tailler une jupe ou un corsage.

Il y a bien des raisons pour l'y déterminer. Raisons d'économie, d'abord, qui se devinent. Raisons de dignité aussi. La femme qui a l'âme bien placée n'accepte pas que son mari travaille tandis qu'elle se repose; elle tient à honneur de remplir sa tâche comme il s'acquitte de la sienne; elle sait, du reste, que la considération dont elle jouira sera en proportion des services qu'elle aura rendus. Enfin, les travaux de couture apportent à l'âme la paix et le contentement. La femme, assise à son foyer, devant sa table à ouvrage, échappe aux tentations mauvaises de l'oisiveté, des lectures frivoles, des visites inutiles où l'on bavarde et l'on médite du prochain, et elle trouve des joies très pures et très vives à tenir en état le trousseau des petits qui jouent autour d'elle, ou à confectionner la layette de celui dont elle attend la venue.

Changement d'adresse

Afin de répondre à des besoins pressants d'agrandissement "L'Album Universel" sera établi incessamment dans un vaste édifice formant le coin des rues Sainte-Catherine et Saint-Urbain et portant le numéro 1961 de la rue Sainte-Catherine. Ce déménagement nous permettra sous peu de transformer complètement le journal et d'en faire le magazine illustré le plus beau, le plus complet qui soit publié en français en Amérique.

En attendant la mise à exécution de ce nouveau programme dont nous reparlerons bientôt, nous prions nos abonnés et lecteurs de bien vouloir prendre note de notre nouvelle adresse qui est maintenant

"ALBUM UNIVERSEL,"
1961 rue Ste-Catherine,
Montréal.

Tél. Est 2840.

Aux Invalides

(Poésie inédite par W. Chapman)

A M. JEAN LIONNET, lauréat de l'Académie Française

I would rather have been a French peasant
and worn wooden shoes..... I would rather
have been that man and gone down to the
tongueless silence of the dreamless dust, than
to have been that imperial impersonation of
force and murder, known as Napoleon the
Great. INGERSOLL.

Naguère, voyageur enivré de Paris,
Ebloui de l'éclat de ses frontons splendides
Et du rayonnement de ses vastes esprits,
Je suis allé passer un jour aux Invalides.

J'ai longtemps contemplé les vieux canons rangés
Autour de ce palais beau comme la victoire;
J'ai longtemps contemplé les drapeaux étrangers
Suspendus aux lambris du temple de la gloire.

J'ai palpé les habits de combat d'anciens preux
Qui surent éclipser les grands guerriers d'Athènes,
Et je me suis penché sur le cercueil pompeux
Où dort le plus fameux de tous les capitaines.

Et, pendant que, rêveur, tout frémissant d'émoi,
Je fixais cette tombe étrange et solennelle,
Tout un passé lointain se dressa devant moi,
Le grand Napoléon passa sous ma prunelle.

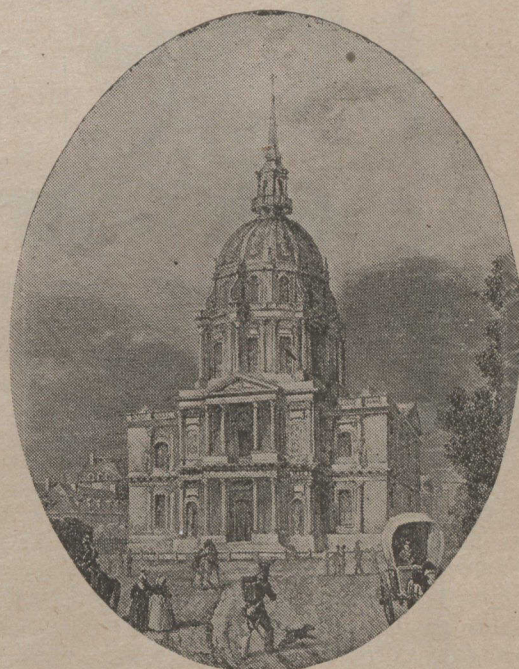
Il m'apparut devant Toulon, jeune et hardi,
Commençant des combats dont l'écho vibre encore;
Il m'apparut au pont d'Arcole, après Lodi,
Agitant dans sa main le drapeau tricolore.

Sous mes yeux il saisit le sceptre impérial,
Il sonna de l'Europe aux fers la délivrance,
Et mêla, traversant les monts comme Annibal,
Aux aigles des rochers les aigles de la France.

Partout il m'apparut plein d'un sublime élan
Et tranchant tout du fil de sa terrible épée.
Sous mes yeux il vainquit à Wagram, à Milan,
A Marengo, — "plus grand que César et Pompée."



M. JEAN LIONNET



LES INVALIDES

Sous mes yeux Austerlitz, Friedland, Iéna,
S'inclinèrent devant ses soldats intrépides.
Sous mes yeux aveuglés son glaive rayonna
Du front des Apennins au pied des Pyramides.

Je le vis en Russie assailli par le Nord
Déroulant son linceul de neige sur son astre;
Je le vis à Leipsick, accablé par le sort,
Tout courbé sous l'horreur du plus navrant désastre.

Je le vis prisonnier, je le vis s'évader
D'une île, se jeter dans les bras de la France,
Remonter sur un trône et vouloir le garder
Par la seule vigueur de son génie immense.

Je le vis sur le champ fatal de Waterloo,
Vaincu par Wellington et battant en retraite.
Je vis l'audacieux et fier vainqueur d'Eylau
Pour la deuxième fois broyé par la défaite.

Je vis captif encor ce sublime tyran,
Qui semblait avoir clos son âme à toute extase;
Je le vis sur un noir rocher de l'Océan,
Semblable à Prométhée au sommet du Caucase.

J'entendis soupirer la grande nation;
J'entendis les sanglots d'orphelins et de veuves
Qu'il avait immolés à son ambition;
J'entendis pleurer champs, forêts, ruisseaux et fleuves.

J'entendis murmurer, ô murmure navrant!
La femme de César, l'auguste délaissée,
La seule qui jamais chérit le conquérant,
Et que d'un bras de fer il avait repoussée.

J'entendis sangloter un pontife ployé
Sous le fardeau des ans et sous le poids des chaînes...
J'entendis choir le corps du Bourbon foudroyé
Dans la sinistre nuit des fossés de Vincennes.

Et j'ai dit, en sortant du grand temple doré:
— J'aimerais cent fois mieux être un obscur poète,
N'ayant pour tout trésor que son luth inspiré,
Et ne sachant parfois où reposer sa tête;

J'aimerais cent fois mieux être ce barde errant,
Que d'avoir incarné le meurtre avec la force,
Que d'avoir triomphé comme l'a fait ce Corse,
Qui devait se nommer Napoléon le Grand! —

W. CHAPMAN.

L'ART DE LA MODE



FIN d'être agréable à nos lectrices, nous avons demandé à un des dessinateurs pour modes les plus en vue de Paris, Madame Avette Demars, quelles étaient les tendances actuelles de la mode. Le dernier courrier d'Europe nous a rapporté cette réponse :

"La mode, en ce moment, suit une grande transformation; les manches sont volumineuses du haut, collantes du bas; les corsages et les jupes, très amples du bas, ajustées du haut. Les bouillonnés, les volants reviennent à la mode. Le drap fait toujours fureur et continue à détrôner la soie, même pour cérémonie. Les corsages sur les jupes se font très allongés devant et rond derrière. Les cols toujours très haut, mais simples et soutenus par de petites baleines."

Nous ne doutons pas qu'avec ces renseignements, nos lectrices sauront toujours trouver moyen de se faire confectionner les toilettes, que toutes elles savent et peuvent porter avec autant de grâce que leurs soeurs parisiennes.

* * *

Après ces données générales sur l'art de la mode, reprenons, si vous le voulez bien, notre causerie sur la façon d'écrire ses lettres. Et d'abord, comment doit-on signer ses lettres? Pour les femmes il est, depuis quelques années surtout, d'usage qu'elles signent du nom de leur mari en le faisant précéder de leur nom de jeune fille; il y a une vingtaine d'années encore, la femme ne signait que du nom de son mari, précédé de son prénom; puis, elle n'a signé que de la première lettre de ce prénom; enfin, de nos jours, le prénom est tout à fait supprimé. Pour nous, nous estimons que cet usage, pour la femme, de signer de la première lettre de son prénom, présentait de graves inconvénients, le destinataire ne sachant pas s'il a affaire au mari ou à la femme; on peut, il est vrai, s'en rendre compte en prenant connaissance de l'épître et en remarquant que les terminaisons des adjectifs ou des substantifs sont au féminin, mais il peut arriver que, dans un billet, la personnalité de l'écrivain ne se révèle pas tout d'abord. Une femme mariée n'écrira jamais: "Mme X..., née une telle." Une jeune fille écrira son prénom en toutes lettres. Un homme, marié ou non, signera de son prénom et de son nom. Quand il écrit à des étrangers, il y adjoint sa qualité :



JOLI PETIT BONNET TURC en astrakan pour garçonnet. Pour seul ornement, un nœud de velours surmonté d'une aigrette sur le côté gauche.



CHAPEAU simple et élégant à la fois en feutre gris à bord très relevé, garni de nœuds de satin gris et de deux larges ailes grises et blanches placées sous la passe.

comte, ou général, ou professeur à la Faculté, etc.

Celui qui porte un grand nom néglige souvent son titre et sa particule: il signera Montmorency ou Rohan. Quand le nom est porté par plusieurs membres d'une même famille, il est indispensable de bien mentionner le titre, afin d'éviter toute confusion.

Il faut dater toutes ses lettres, ne serait-ce qu'en égard à la postérité; de même, il est urgent de ne jamais omettre de rappeler son adresse, soit au haut de la lettre, soit au bas, mais de préférence au haut de la lettre; vous éviterez de la sorte à celui qui doit vous répondre une perte de temps et des recherches dans les livres d'adresses, toujours ennuyeuses; du reste, le grand chic est de toujours faire timbrer ses lettres du côté droit du papier à lettre, avec le numéro et le nom de la rue où l'on habite. Cette mention a tendance à remplacer la mode du chiffre ou de la couronne qu'on mettra, si on le désire, sur l'enveloppe seulement: toutefois, certaines personnes tiennent à mettre leur adresse sur le côté droit, le chiffre ou la couronne sur le côté gauche; mais dans ces deux cas, il faut que les mentions soient à l'état quasi microscopique et dans des teintes très discrètes. Quand on écrit à un marchand, il est bon de rappeler son adresse à la fin de la lettre, après la signature. On écrit l'adresse sur l'enveloppe sur une seule et même ligne.

Souvent, quand on écrit à un personnage titré, on supprime le mot "Monsieur" et l'on écrit: "Marquis de L.", telle rue, tel numéro. Certaines personnes, écrivent à des personnes de cérémonie, répètent sur l'enveloppe deux fois le mot "Monsieur" ou "Madame", et en dessous: "Monsieur ou Madame X."

On nous demande également où l'on doit apposer le timbre: certains le mettent au hasard, selon leur caprice, à droite, à gauche, en haut, en bas; d'autres le mettent sur le dos de l'enveloppe à la place du cachet; il est plus convenable et plus commode à la fois pour les employés des postes chargés du soin d'oblitérer les timbres, de coller le timbre à l'extrémité droite de l'enveloppe: il faut donc avoir soin d'écrire l'adresse un peu bas, afin que le timbre ne cache pas la moitié du nom; le timbre doit être mis droit et non couché.

On ne devra pas se servir indifféremment d'un seul modèle de papier: tel papier à lettre peut être employé pour écrire à des personnes, qui ne serait pas admis pour des personnes de cérémonie. Avec la grande écriture moderne, le format de papier à lettres généralement en usage, dit papier anglais, est un peu resserré. On fera timbrer l'adresse en travers, au haut de la feuille dépliée, ce qui donne une feuille simple d'une largeur commode pour la correspondance. Le poids est le même et l'écriture peut s'étendre librement. Cela peut se faire sur tous les genres de papier; c'est une simple inversion de l'adresse.



COUSSINS



De beaux canapés, de confortables fauteuils, nous sembleraient bien nus, bien secs, s'ils n'étaient garnis de coussins.

Mais les coussins ont-ils tout simplement comme but l'ornementation ?

Combien agréable est un bon coussin rempli de plumes, qui se niche docilement là où on le désire, sous la tête, sous les reins, à moins qu'on ne préfère y appuyer son bras ! Le coussin de pieds, qui remplace le tabouret, se bourre avec de grosses plumes ou avec du crin; le crin végétal de bonne qualité, beaucoup moins cher que le crin animal, peut suffire; certaines personnes mettent aussi des déchets de laine provenant de la fabrication des tissus; de la ouate n'est pas mauvaise; en résumé, dans le coussin de pieds on met ce que l'on veut, mais il importe de sa-

coussin quelconque il faut d'abord faire une sorte de sac en coton, en toile, en cretonne, en un tissu un peu fort, et que ce sac, rempli, est alors recouvert de l'enveloppe qui en fait un coussin plus ou moins élégant.

Nos modèles sont tous fort jolis, ce sont des coussins de tête; mais en choisissant des étoffes assez solides et des garnitures sobres, les dessins numéros 4 et 5, par exemple, feraient de jolis coussins de pieds. Mais, procédons par ordre. Le coussin que nous voyons en haut, à gauche, est recouvert moitié en panne drapée, moitié en mousseline de soie travaillée de fronceillée à tête; le volant est également en mousseline de soie. Ce modèle, en mauve orchidée, est fort joli; en blanc, crème, vieux or, vieux bleu ou vert, il est aussi très réussi. Moins fragile si l'on remplaçait la mousseline de soie par du pongée ou de la toile de soie, le tissu étant plus épais, le volant simple, ourlé ou déchiqueté aura autant de soutien que le volant double fait en mousseline.

Ici le fond du coussin est en satin saumon

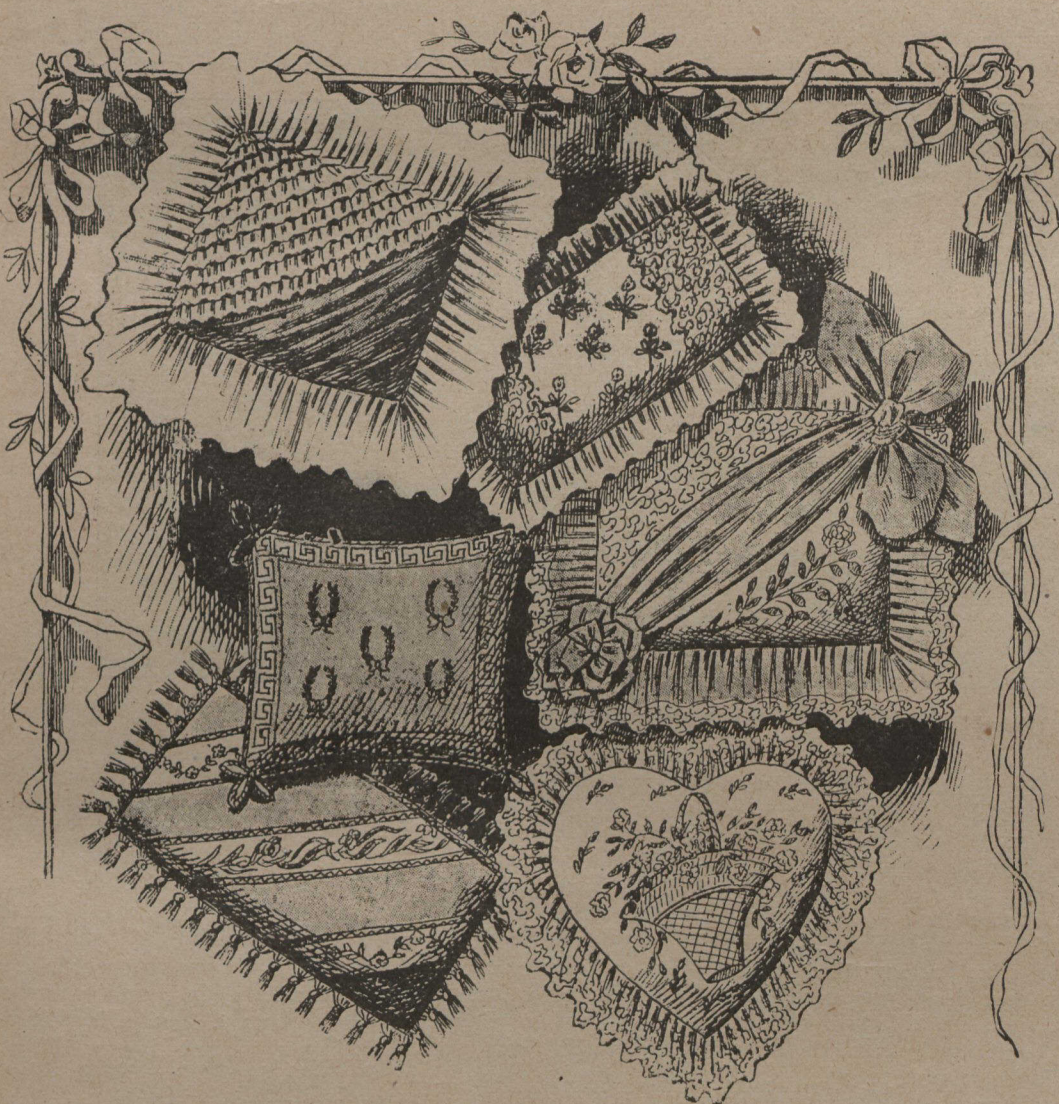
tre côté. Le volant est en même satin avec, au bord, une dentelle.

Plus loin, nous voyons un coussin de style Empire, qui, pour conserver son caractère, devra être en soie verte brodée d'une grecque, avec semis de couronnes de laurier en soie jauné d'or. Tout autour une cordelière or et vert. En panne ou en velours, ce sera un joli coussin de pieds. Pour un coussin ordinaire, la broderie pourra se remplacer par des paillettes; les rubans rococo feraient également bel effet.

Le dessin No 5 représente un coussin en peluche vieux bleu traversé par des galons brodés. Autour, c'est une frange avec boules de plusieurs couleurs s'harmonisant avec les galons.

Ce coussin de nuque est en forme de coeur, il est en satin ivoire avec une corbeille Louis XV brodée, encadrée d'un semis de boutons de roses.

Un volant de dentelle légère amplement froncé termine ce joli coussin, qui a un certain cachet vieillot très amusant.



voir que le coussin quelque peu moelleux est plus confortable et aussi plus chaud. Le véritable coussin doit être bien doux: les plumes, et de préférence le duvet, sont à choisir, si l'on veut un bon coussin. Le duvet est assez cher, mais dans beaucoup de ménages, surtout en province, à la campagne ou aux environs des villes, on tue des volailles, et il est bien simple de conserver plumes et duvet, qui seront employés après un passage au four, qui a pour but de les épurer.

Il nous semble superflu de dire que pour un

garni de chaque côté par une guipure un peu épaisse, le milieu est brodé de petites marguerites brodées au passé ou en ruban rococo, dans les tons naturel, blanc et vert pâle. Le volant est en satin (fig. 2). Tout à fait de fantaisie est cet autre modèle. C'est du satin vert Nil, qui est traversé d'un angle à l'autre par un large ruban vert un peu plus foncé, avec lequel on fait d'un côté un gros noeud et de l'autre un chou; le coussin est à moitié recouvert de guipure avec une branche de fleurs brodée de l'au-

PENSÉE CÉLÈBRE

Mettons dans nos maisons, comme un chaste
[sourire,
Une compagne pure en tout et d'un tel prix,
Qu'il soit bon d'en tirer les âmes de nos fils,
Certains que d'une femme angélique et fidèle,
Il ne peut rien sortir que de noblé comme elle,
Voilà la dignité de la vie et son but...

... Nous n'existons vraiment que par ces petits
[êtres,
Qui dans tout notre coeur s'établissent en maî-
[tres,
Qui prennent notre vie et ne s'en doutent pas,
Et n'ont qu'à vivre heureux pour n'être pas in-
[grats.

EMILE AUGIER.



LES HAUTS ET BAS DE LA MODE

— Tout l'art de la Mode semble consister, depuis quelques années, à déplacer les manches de nos gigots... pardon!... les gigots de nos manches.

La Métropole du Canada---MONTREAL

Dans son histoire populaire de Montréal, M. Leblond de Brumath a raconté dans un style prenant et pittoresque ce que furent notre pays et nos ancêtres avant et après la conquête. Maintenant que Montréal est devenue une grande métropole, un centre d'action et d'idées, une ville de progrès et d'affaires, il nous a paru intéressant de donner à côté des illustrations qui montrent ce qu'est le Montréal actuel, quelques-unes des pages de cette belle histoire.



SUSPENDONS pour un instant la relation des événements historiques, et essayons de nous représenter la ville de Montréal, telle qu'elle était dans ces temps déjà éloignés de nous.

Les guerres qui se succédaient depuis un siècle et demi, les incursions répétées des sauvages qui troublaient sans cesse la tranquillité des colons, n'avaient pu empêcher le Canada de prospérer; Montréal s'était agrandie au fur et à mesure que sa population augmentait, lentement il est vrai, mais sans interruption aucune.

Bien que Québec, par le chiffre de sa population, occupât le premier rang, le rôle que jouait déjà sa rivale en Canada, vers l'époque de la cession, ne laissait pas que d'être prépondérant. Une note écrite en 1756, et relative à la nomination du marquis de Rigaud aux fonctions de gouverneur, en fournit le témoignage:

Si, aujourd'hui, on les rétablissait sur leur ancien site, elles s'étendraient, approximativement — car nous n'avons pas l'intention de donner ici des détails d'une précision puérile — de la rue McGill à la place Dalhousie, et de la rue des Fortifications à celle des Commissaires.

Trente-et-une rues étaient ouvertes en 1760, et portaient les noms suivants: Notre-Dame, Saint-Joseph, Saint-Sulpice, Saint-Pierre, Saint-Paul, Saint-Charles, Saint-Jacques, Saint-François-Xavier, Dollard, Saint-Lambert, Saint-Gabriel, Saint-Victor, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Thérèse, Saint-Eloi, Saint-Claude, Saint-Giles (Casernes), Saint-François, Fripomme, de l'Hôpital, Saint-Jean, Saint-Alexis, Saint-Denis (Vaudreuil), Saint-Sacrement, Saint-Nicolas, Augustine (McGill), Sainte-Anne (Bonsecours), Callières, du Port. Il y avait, en plus, quatre ruelles.

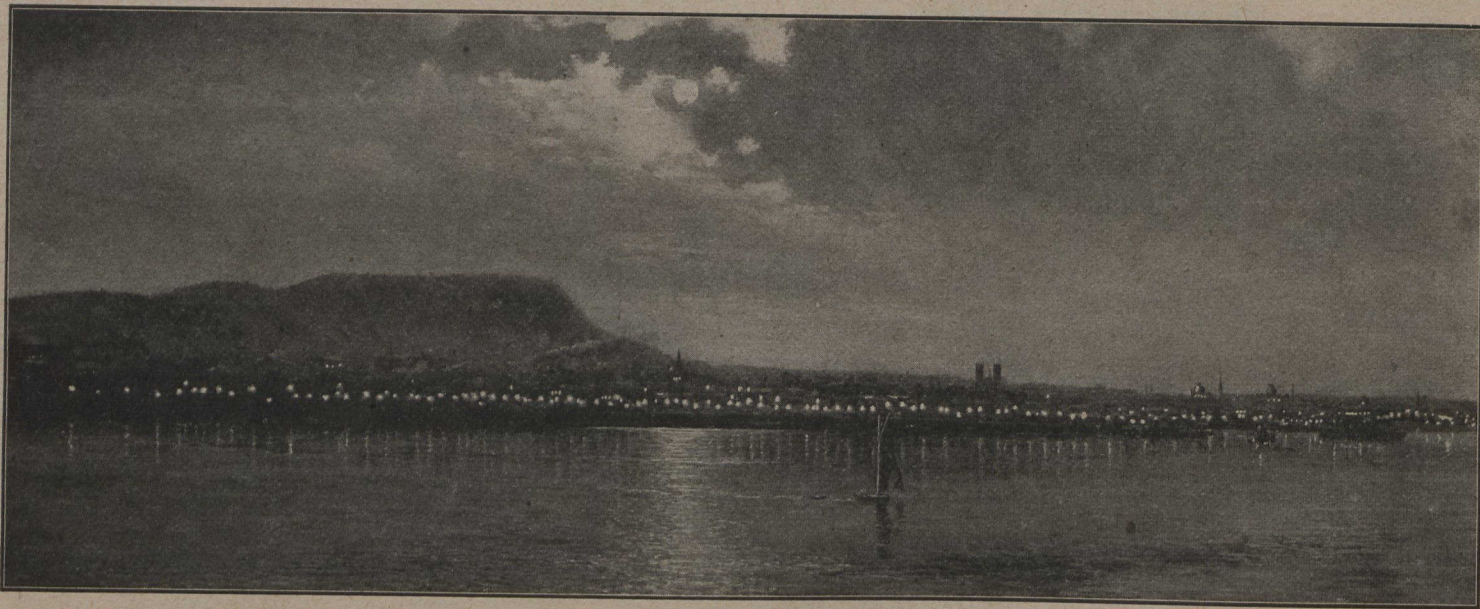
La rue Notre-Dame constituait à cette époque le quartier aristocratique de la ville, qu'elle traversait dans toute son étendue. En la parcou-

Notre-Dame des Victoires, qui avait été détruite en même temps.

En face de la place Jacques-Cartier, sur une partie du terrain occupé aujourd'hui par le palais de justice et le Champ-de-Mars, était située la maison des Jésuites, qui fut brûlée en 1803; à quelques pas plus loin, on apercevait, en bas de la rue Sainte-Anne, aujourd'hui rue Bonsecours, la chapelle Notre-Dame de Bonsecours, qui fut détruite avec une partie de la ville par l'incendie de 1754. La première pierre de l'église Notre-Dame de Bonsecours actuelle fut posée le 30 juin 1771, par M. Et. Montgolfier, grand-vicaire et curé titulaire de la paroisse (décédé le 27 août 1791). Cette église fut ouverte au culte le 30 juin 1773.

Sur la rue Notre-Dame, on remarquait, entre autres résidences, celle de M. de Ramesay, en face du couvent des RR. PP. Jésuites.

Sur la rue Saint-Paul, au coin de la rue Saint-Joseph, maintenant Saint-Sulpice, s'élevait l'Hô-



MONTREAL — Le port national du Canada, créé à 1,000 milles du vaste Atlantique, à l'intérieur des terres sur la rive nord du Saint-Laurent, offre la nuit un spectacle frappant et inoubliable

“Le gouvernement de Montréal, est-il dit dans cette note, est très important en temps de paix comme en temps de guerre. Il est toujours le centre des opérations et de toutes les correspondances avec les sauvages. C'est là particulièrement que se font tous les préparatifs pour les opérations militaires. Le gouverneur général est obligé, par ces raisons, d'y faire un voyage tous les ans; mais lorsqu'il n'y est pas, le gouverneur particulier se trouve souvent dans le cas de prendre sur-le-champ son parti sur les objets les plus intéressants.”

Construite au bord du fleuve, sur un emplacement mesurant 110 arpents de superficie, Montréal était ceinte d'un mur de pierre brute de quatre pieds d'épaisseur à la base et de trois pieds au faite; au moment de la capitulation, cette muraille était garnie de quelques petites pièces d'artillerie en mauvais état. Démolies et reconstruites plusieurs fois déjà, et améliorées par M. de Léry, ces fortifications ne pouvaient être de quelque efficacité que contre les attaques des tribus aborigènes, aussi les laissa-t-on peu à peu tomber en ruines.

rant d'un bout à l'autre, de l'Est à l'Ouest, on remarquait d'abord le monastère et l'église des Récollets et le grand jardins y attenant; lors de la cession, cette propriété tomba entre les mains du gouvernement britannique et fut plus tard échangée contre l'île Sainte-Hélène, qui appartenait à l'honorable Charles Grant, puis vendue à la Fabrique de la paroisse de Montréal.

Au coin de la rue Saint-François-Xavier se trouvaient les tribunaux et le greffe.

Presque en face de ces édifices, on voyait le séminaire, monument déjà séculaire qui servait de résidence à MM. les Sulpiciens. Un passage communiquait du séminaire à la sacristie de l'église paroissiale. Cette église était bâtie dans l'axe de la rue Notre-Dame et sur une partie de la Placed'Armes: le cimetière était contigu.

Un peu plus loin se trouvait la prison, et vis-à-vis, sur l'emplacement où elle est encore aujourd'hui, la chapelle de la Congrégation, qui fut appelée Notre-Dame de Pitié, quand M. Faillon y eut déposé la statue qu'on y vénère. Un incendie la réduisit en cendres en 1768; on la rebâtit plusieurs années après, ainsi que la chapelle de

tel-Dieu de Ville-Marie. Il était de très vastes dimensions, et ds demoiselles appartenant aux meilleures familles françaises émigrées, Jeanne-Gabrielle Migeon et nombre d'autres, s'y dévouaient, à l'époque de la conquête, au service des malades pauvres; un couvent, une église et un grand jardin étaient adjoints à l'hôpital.

On voyait sur la rue où ils se trouvent encore aujourd'hui, les bâtiments de la Congrégation, et en face de la place Jacques-Cartier, le château Vaudreuil, dans lequel on installa, en 1773, le collège Saint-Raphaël; la fabrique avait acheté ce château pour la somme de 19,500 louis.

Entre les rues Saint-Paul et des Commissaires s'élevait le palais de l'Intendance. Près de la rue Saint-Paul, sur le terrain où l'on voit aujourd'hui les magasins de la Cie Frothingham, était située l'antique résidence de M. de Maisonneuve, qui fut pendant quelques années le premier Séminaire de Montréal. A l'extrémité ouest de la rue Saint-Jacques, on remarquait la poudrière, et, à côté, le “cimetière de la poudrière”, établi vers l'année 1750.

“En 1748, lisons-nous dans “Les premiers ci-

metières de Montréal”, le cimetière de l'hôpital était devenu insuffisant; la place manquait pour enterrer les pauvres de la paroisse. Une assemblée composée de M. Louis Normand, supérieur du Séminaire et curé de la ville, grand-vicaire de l'évêque de Québec, de M. Antoine Déat, vicaire de la paroisse, et de messieurs les anciens et nouveaux marguilliers, se réunissait le 24 juillet 1748, dans une des salles du Séminaire, pour délibérer sur cette importante question. Il fut résolu que le curé et le marguillier en charge feraient, pour servir de cimetière aux pauvres, l'acquisition "d'un emplacement appartenant à M. Robert, situé à Montréal, près de la poudrière, contenant environ un quart d'arpent en superficie." En face de ce cimetière était installée la fabrique de Notre-Dame.

En général, les maisons étaient couvertes en bois; ces défectueuses toitures donnaient prise à de fréquents incendies qui exerçaient de grands ravages. C'est ainsi qu'en 1721, le 19 juin, l'Hôtel-Dieu et cent soixante maisons devinrent la proie des flammes, et que le 10 avril 1734, le même édifice reconstruit et quarante-six maisons furent réduites en cendres.

Vingt ans après, en 1754, l'église de Bonsecours et toutes les maisons environnantes furent consumées, comme nous l'avons déjà rapporté, mais, raconte Jacques Viger, "grand fut l'étonnement de tout le monde et grande la consolation des âmes vertueuses, quand, en fouillant dans les ruines, on retrouva au milieu des décombres l'image vénérée de Notre-Dame de Bonsecours, dans un état parfait de conservation."

Le terrible élément destructeur parut ensuite avoir oublié notre bonne ville; de 1754 à 1765, il ne se déclara aucun incendie désastreux. Mais en 1765, presque toute la partie occidentale de la cité devint la proie des flammes, par la faute



MONTREAL — Le square Dominion dégage une vue qui permet d'admirer quelques uns des beaux monuments d'architecture de la métropole, l'Hôtel Windsor, le Y. M. C. A. et la Cathédrale.

d'un Anglais nommé Livingston. Cet homme, qui professait une sainte horreur pour la prodigalité, conservait dans un coin de son habitation toutes les cendres provenant de son foyer, dans le but de se faire périodiquement une provision de savon. Le feu couvrait naturellement sous la cendre, et un beau jour d'été, embrasa la demeure de notre avare, et se répandit au loin, ne se laissant pas même arrêter par les fortifications. Les bâtiments des Soeurs Grises et presque toutes les maisons de la partie ouest furent consumées. "Ainsi, dit S. E. Dawson, on ne peut voir aucune maison de la période française à l'ouest de la rue Saint-François-Xavier, si ce n'est peut-être le bureau de H. et J. Russell, rue Saint-Nicolas. Un quart de la surface et un tiers de la valeur de la ville furent détruits. La perte fut évaluée à 87,523 louis sterling." Et M. Dawson ajoute cette observation typique: "Il n'y avait

pas d'assurances dans le temps, et un comité de marchands, à Londres, ouvrit une liste de souscription, et se fit un point d'honneur national de ramasser une grosse somme, parce que l'incendie avait été causé par un Anglais. Le roi souscrivit cinq cents louis, et des commissaires furent nommés pour rembourser les victimes." On plaisantait souvent sur le sentiment exagéré qu'ont les Anglais de leur amour-propre national, mais compris comme il le fut dans cette circonstance, il faut avouer qu'il ne mérite que l'admiration.

Ce terrible incendie amena cependant de bons résultats au point de vue du progrès matériel de la ville, car le produit des abondantes souscriptions faites en Angleterre et en Canada facilita la reconstruction sur un meilleur modèle des édifices détruits. En peu de temps une ville plus belle et plus florissante qu'auparavant s'éleva sur les cendres du vieux Montréal.

Trois ans après, le 11 avril 1768, un nouvel incendie répandit la ruine et la désolation. Le feu éclata dans la maison d'un nommé Tison, près de la porte Saint-Laurent, vers dix heures du soir, et ne put être maîtrisé que le lendemain à cinq heures, après avoir dévoré une centaine de maisons, outre une école et deux églises. Des souscriptions aidèrent encore cette fois à la réédification des résidences détruites.

Depuis l'agrandissement de Montréal et sa transformation se sont accomplis autant par la force des choses que par l'énergie de ses habitants, qui ont compris qu'un port à 1,000 lieues de la mer, accessible aux navires du plus fort tonnage, valaient bien une métropole. Suivons leur exemple.



MONTREAL — De l'observatoire du Mont-Royal, dressant sa tête à 1,000 pieds dans les nuages, le centre de Montréal, l'été, se découvre dans un féerique panorama de fraîcheur et de verdure.

LA FIÈVRE JAUNE

LES CHERCHEURS D'OR

La fièvre jaune, dont nous allons nous entretenir, n'a rien de commun avec celle qui fait tant de ravages dans certains pays chauds, au Sénégal, par exemple. D'ailleurs, elle porte, en anglais, un nom significatif: "gold fever", la fièvre de l'or, fièvre aux résultats complexes, comme les langues de Socrate, faisant le bien et le mal avec une équitable répartition, accumulant en même temps les désastres et les triomphes des conceptions humaines.

La "gold fever" a rabaisé le niveau moral de bien des nations, mais c'est elle aussi qui a fait faire les plus grands progrès à la géographie, à la fusion des races — ce rêve des futurités — et au triomphe de la branche japhétite sur les autres rameaux humains: bref, c'est la "gold fever" qui, enfantant des miracles, a fait sortir du sol raviné et violé par les mineurs, San Francisco, Melbourne, Dawson et Johannesburg.

L'OR est-il donc indispensable? Selon les lois de la Nature, il ne devrait pas en être ainsi. Outre qu'il existe des métaux plus chers et plus précieux — voyez le radium entre autres — je m'imagine mal la tête qu'aurait fait

Seilkirk, sur son île Juan Fernandez, s'il n'avait eu que de l'or à se mettre sous la dent. Mais, puisque notre organisation sociale a infirmé les décrets de la Nature en donnant la première place au "vil métal", saluons-le bien bas et occupons-nous d'étudier, de diriger et d'analyser sa chrysolalienne personnalité au Canada.

Depuis que les humanités vieillies ont transmis leurs observations à des humanités plus jeunes, par des traditions, des chants ou des légendes, il est un fait qu'on ne peut mettre en doute: c'est que l'homme s'est toujours occupé de chercher l'or.

* * *

Nous allons commencer la revue des régions aurifères par le Klondike, non seulement parce qu'il est le dernier en date, mais encore parce qu'un de nos compatriotes, l'ingénieur T. Obalski, chargé de mission par le gouvernement français, en a rapporté des notes toutes fraîches qu'il a bien voulu nous communiquer.

Rechercher l'or au Klondike n'est pas un petit travail, il faut attaquer par le feu le sol toujours gelé et, à mesure qu'il dégèle, enlever la terre; cela jusqu'à cinq ou six verges de profondeur, afin d'atteindre le "bed-rock" ou masse rocheuse (lit de roche). Ce "bed-rock" est comme une assiette solide sur laquelle l'or s'est arrêté, après avoir été charrié par la descente des glaciers. Le gravier du "bed-rock" est riche sur une verge de profondeur. On le ramène alors à la surface à l'aide d'un petit treuil et on le lave afin d'en séparer la poudre précieuse.

Ce procédé de fondre la glace au moyen de bûches allumées à même dessus ou de pierres chauffées, peut être remplacé plus avantageusement quand on dispose d'un cours d'eau, d'un "creek"; alors on emploie la vapeur d'eau sous pression pour dissoudre la glace et y creuser des galeries; ce dégel souterrain s'obtient au moyen de petites chaudières qui se chauffent au bois.

De même le lavage, qui est facile quand le mineur a un "creek" à sa disposition, devient une besogne extrêmement fatigante dès qu'il faut aller chercher l'eau au loin.

Au Klondike, il y a les "grands" et les "petits" mineurs. Sommairement outillés, les "petits mineurs" ne peuvent que se livrer à des lavages superficiels dont le rendement est forcément médiocre, vu qu'ils laissent échapper une bonne

partie de l'or recueilli: cet or perdu, ils ne peuvent le récupérer par l'amalgamation, l'or klondikien étant le plus souvent protégé par une mince couche d'oxyde de fer qui le défend contre l'attraction du mercure.

Par ce court aperçu, on voit combien précaire est la vie du mineur, dont la saison d'exploitation ne dure que cinq mois. Ces damnés de l'or quittent alors le Klondike pour les Etats-Unis ou le sud du Canada pendant l'hiver; bien rares sont ceux qui restent; les uns vont à la chasse en traîneaux à chiens ou à la découverte de nouveaux gisements; les autres travaillent souterrainement à leurs mines et amassent du gravier aurifère, qu'ils laveront aux premiers jours de la

ble du centre des terrains aurifères à adjudger. Chacun est armé d'un piquet de bois, qu'il plantera sur le claim conquis et qui signifiera: "ceci est à moi", sur une longueur de 2,000 pieds et sur une largeur de 500.

A midi sonnant, les montres, fébrilement consultées, se ferment, et la course commence; c'est une vraie levée de piquets, et le soir, il y a plus d'un heureux, comme aussi plus d'un guignard, selon la richesse du placer.

A côté des "petits mineurs", d'importantes exploitations munies d'engins mécaniques perfectionnés appellent les grands rendements, ce qui n'empêche pas d'ailleurs le "petit mineur" de faire souventes fois de fructueuses récoltes.

"L'or klondikien, dit M. Obalski, n'est pas seulement alluvial; il se présente aussi sous forme de quartz aurifère, mais il est actuellement délaissé, ayant moins de rendement."

Au sujet des galeries souterraines, M. Obalski dit encore: "Le sol du Klondike est toujours glacé; la faible température du peu de mois d'été ne fond qu'une couche superficielle; aussi, pour atteindre la roche subjacente, faut-il fondre la boue glacée. Le premier moyen est le feu échauffant directement sur le sol et changeant la masse solide en boue liquide; en continuant le travail au moyen de pierres chauffées, on arrive, en creusant un trou de 15 à 20 pieds, à atteindre peu à peu les graviers aurifères et le "bed-rock". Une fois là, toujours par le feu, on fait une galerie qui bientôt devient un vaste souterrain dont la voûte se maintient d'elle-même. De ce souterrain on extrait les graviers aurifères qui, mis au jour, seront lavés."

Le lecteur va peut-être s'étonner que les galeries soient en glace et ne s'écroulent pas. A cette objection, M. Obalski répond en homme qui est descendu dans ces mines et qui a vu. Il avoue avoir été stupéfié en pénétrant dans ces profondeurs, parfois énormes et nullement boisées, et dont les murs se soutiennent d'eux-mêmes par la puissance du froid soudant deux éléments infimes.

"Le danger, dit-il, dans ces vastes salles souterraines, n'est pas grand; la glace est plastique; le plafond descend en se cintrant peu à peu, et lorsqu'il ne reste plus de place pour circuler, on quitte la mine; bientôt à la surface du sol se fait une dépression, le plafond a rejoint doucement le plancher."

Nous nous arrêterons là pour le prestigieux Klondike, né d'hier, et qui a tant fait parler de lui déjà. Nous passerons de suite à l'Eldorado



La ville de Dawson, est aussi un centre mondain dans les régions aurifères arctiques. Notre photographie représente le club de lawn-tennis de cette cité lointaine.

belle saison; d'autres enfin vont "bûcher" dans la forêt, préparer des provisions de bois, dont ils trouveront le placement, et à bon prix, dès le retour des mineurs et de la "season".

Et comme l'or attire le mineur, et que le rayon d'action de celui-ci s'agrandit toujours et tous les jours, de nouveaux districts klondikiens sont ouverts aux mineurs, qui attendent avec impatience le jour du "stampede" ou la course à l'or. Chacun, armé de son piquet, attend le signal annonçant qu'un nouveau territoire est "ouvert à l'or".

Deux mots pour expliquer ce qu'est le "stampede".

Les mineurs se précipitent dans le pays nouvellement "ouvert", chacun d'eux prie mentalement la Providence de lui réserver un "Mother lode" (une zone riche), qui fera du famélique d'aujourd'hui le millionnaire de demain.

Le gouvernement a partagé le nouveau district en un certain nombre de lots, afin d'éviter les contestations, et à l'heure fixée pour la prise de possession, tous les mineurs, désireux de prendre part à la course, se réunissent en un point préalablement désigné, rapproché autant que possi-

voisin, celui du cap Nome, dont le nom est dû à l'un de ces quiproquos géographiques si nombreux, et qui ont donné naissance à une toponastique abracadabrante autant qu'inexacte.

C'était un peu avant 1853, et c'est seulement de cette année-là que le nom de "Nome" est porté sur les cartes. On ne prévoyait pas encore que ce cap ferait concurrence à son voisin le Klondike.

Le "Herald" et le "Flower" croisaient dans ces parages dans l'espérance de découvrir quelques débris de l'expédition Franklin, et les officiers de l'un des navires dessinèrent les configurations des côtes, avec les noms qu'ils connaissaient. Arrivés au cap "Nome", ils furent fort embarrassés, et en regard du mot "Cape" ils inscrirèrent le mot "Name" (quel nom?).

On ne sait pas bien ce qu'il advint par la

suite. On suppose que le cartographe eut en mains le croquis des officiers, que ce croquis était un peu brouillé, et que le cartographe prit l'A pour un O. Toujours est-il qu'il rendit une carte portant le "Cape Nome". Ainsi parut celle de 1853.

C'est du moins ce qu'il appert de la minutieuse enquête du professeur George Davidson, qui voulait connaître l'origine de ce baptême. Enquête qui fut faite auprès des officiers du "Herald" et du "Flower", lesquels avaient consigné l'incident sur leurs livres de bord.

Quant à l'existence aurifère du Cap Nome, c'est un véritable conte de fée, surtout la naissance de la ville qui fut bâtie en une seule nuit, sur les bords de la mer de Behring, en Alaska.

Le 1er juillet 1899, ne se dressait pas une seule hutte, et sauf quelques mineurs, dans l'eau jus-

qu'à la ceinture, qui faisaient la chasse à l'or, on aurait pu croire le lieu désert à jamais. Mais dès que la nouvelle se fut répandue qu'on trouvait des pépites, 8,000 mineurs, au bas mot, accoururent à la curée.

Ici, l'or est lavé naturellement par la mer, et le sable du bord est prodigieusement riche. Le gisement aurifère se trouve sur la grève, et la "cueillette" du minerai est bien moins pénible qu'au Klondike.

Cette ligne dorée qui, de l'Alaska se retrouve en Sibérie, doit évidemment se continuer sous la mer, et certes, si jamais M. Loïck de Lobel réalise son chemin transalaskien (avec un tunnel sous-marin), nul doute que les terrassiers piocheront en pleine roche aurifère.

L'avenir seul dira si cette espérance est fondée.

Un Chateau Royal

Le château de Balmoral, où le roi d'Angleterre passe tous les ans une grande partie de l'été et de l'automne, est situé en Ecosse, dans le comté d'Aberdeen et à environ 120 milles au nord d'Edimbourg. Il s'élève sur les bords du Dee, au milieu des contre-forts des monts Grimpians que domine le pic de Craig-an-Gowan; l'aspect général de

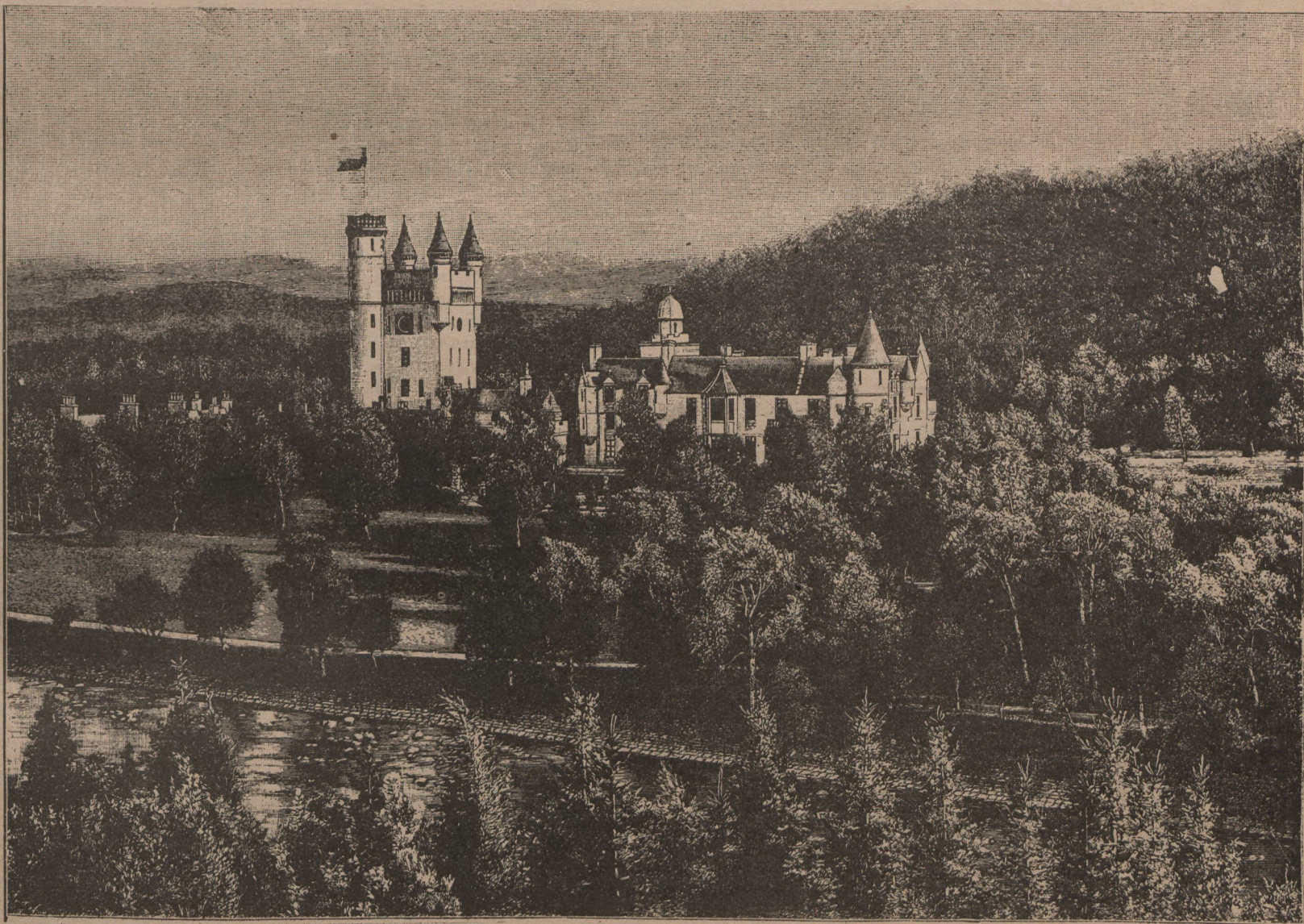
du Dee, d'où la vue ne pouvait pas s'étendre sur la superbe vallée de cette rivière.

Toutefois, tel qu'il était, le vieux Balmoral charma la souveraine lorsque, le 8 septembre 1848, elle mit, pour la première fois, le pied sur ce domaine, qui devait devenir par la suite sa résidence de prédilection.

"Nous arrivâmes à Balmoral à 3 heures moins

loin;... le terrain est "délicieusement" sec;... la vue sur les montagnes du côté d'Invercauld est extrêmement belle."

Ch. Greville, qui a visité Balmoral à peu près à la même époque, déclare, dans ses mémoires, que c'était tout simplement l'habitation d'un seigneur d'Ecosse, que le roi et la reine y menaient la vie de "petites gens comme il faut de la cam-



CHATEAU DE BALMORAL (ECOSSE)

la contrée, ainsi qu'aimait à le faire remarquer la reine Victoria, rappelle assez la Thuringe.

Le château actuel ne date que du milieu du siècle dernier.

Il a été bâti en 1856, à une petite distance d'un vieux manoir, exigü et peu confortable, que la famille royale possédait également sur les rives

un quart, écrivait-elle dans son journal. C'est un joli petit château dans le style écossais: il y a une tour pittoresque et un jardin par devant avec une haute colline boisée. Par derrière se trouve un bois qui descend jusqu'au Dee, et des collines s'élèvent tout autour... Le paysage est sauvage et cependant pas désolé, dit-elle plus

pagne". Le prince Consort consacrait ses matinales à la chasse et ses après-midi à parcourir, avec sa famille, les magnifiques sites des environs.

La souveraine visitait souvent toute seule les chaumières de paysans et restait parfois des heures, assise sur quelque rustique banc de pier-

re, à converser avec ces créatures, "si simples et cependant d'une si grande élévation de sentiments".

Toute la force armée de la résidence royale se réduisait à un policeman à qui aurait incombé le soin d'écarter les importuns, s'il y en avait eu dans cette heureuse contrée.

C'est le 28 septembre 1853 que fut posée la première pierre du château actuel, en présence de la famille régnante et des gens du "voisinage". Selon l'habitude, une fiole cachetée, contenant des spécimens de toutes les monnaies anglaises en cours à ce moment, fut déposée dans les fondations, et le prince Albert répandit l'huile et le vin en prononçant les formules d'usage. La fête se termina par un bal champêtre au son du "bag-pipe"—la cornemuse écossaise.

Le style du château de Balmoral ne présente rien de particulièrement saillant. C'est un architecte d'Aberdeen, M. Smith, qui fut chargé de la construction, où l'on visait plus au confort qu'à l'élégance: il ne fit d'ailleurs que suivre les plans du prince Consort.

En 1855, les travaux étaient presque achevés; lorsque la reine vint les visiter, une main pieuse jeta un soulier derrière la souveraine pour appeler la bienveillance céleste sur la nouvelle demeure et sur la châtelaine...

On le voit, cette puissance étrange attribuée aux vieilles chaussures n'est pas particulière à la France.

Enfin, le 30 avril 1856, à son arrivée en Ecos-

se, la reine Victoria trouva le vieux manoir rasé, et la "nouvelle maison" — comme elle l'appelait — prête pour la recevoir.

La propriété renferme le "loch" Muick, célèbre dans la contrée, et poétique comme tous les "lacs" d'Ecosse. Est-ce l'attrait particulier de cette nature agreste et primitive, de ces sites d'un charme étrange; est-ce le souvenir des jours heureux qu'elle a passés à Balmoral avec un époux dont elle a toujours senti si vivement la perte? Toujours est-il que la souveraine avait conservé, pour la race des Highlanders, un attachement qui ne s'est jamais démenti un instant. Bien que sa résidence officielle fût à Windsor, bien qu'elle fît tous les ans un assez long séjour à Osborne et dans une station du midi de la France, ce n'est qu'à Balmoral qu'elle jouissait de quelque repos, qu'elle semblait se sentir réellement "at home":

"Mon cœur s'attache davantage à ce cher paradis, écrivait-elle un jour; il s'y attache d'autant plus que tout y est la création de mon époux chéri, son propre ouvrage... Son goût éclairé, l'empreinte de sa chère main s'y retrouvent à chaque pas."

C'est une reine d'Ecosse, ce n'est pas la reine d'Angleterre, murmuraient certains vieux Londonnais, mécontents de ne jamais voir leur souveraine à Buckingham Palace: leur loyalisme était quelque peu froissé de la préférence qu'elle montrait pour les enfants de la Calédonie, préférence qui se manifestait jusque dans les plus pe-

tits détails de sa vie intime. Non seulement un de ses trois régiments de Gardes à pied était écossais, mais elle tenait aussi à avoir, dans son entourage immédiat, un serviteur revêtu de la "jupe" traditionnelle du highlander.

Tout le monde se souvient de l'affection véritable qu'elle éprouvait pour son vieux domestique, mort depuis quelques années alors, Brown, qui, en "Kilt" et en toque, l'accompagnait dans tous ses voyages et était devenu presque son confident.

Entré en 1849 au service de la reine comme valet d'écurie, Brown passa par tous les grades de la hiérarchie compliquée de la "maison" royale, et, grâce à sa bonne conduite, s'éleva au plus haut poste qu'un serviteur puisse obtenir auprès d'un souverain. Avec son costume étrange, sa rudesse, et cet accent écossais qu'il conserva toute sa vie, il fut, sans contredit, une des figures les plus curieuses de la cour de Victoria.

Dans la prédilection de la reine pour l'Ecosse, la question de sentiment jouait sans doute un grand rôle: mais il existait aussi une sorte d'acointance physique entre la souveraine et ce qu'on a appelé sa "seconde patrie". Son tempérament sanguin s'accommodait bien du climat sévère de son "cher paradis", et, au grand déplaisir de ses dames d'honneur, elle prolongeait tous les ans, bien avant dans la saison, son séjour à Balmoral, heureuse de voir les sapins plier sous le poids de la neige et respirant avec délices l'âpre brise de la vallée du Dee.

TRIBUNAUX COMIQUES

UN MOUTON ENRAGÉ



Ne se méfie pas assez de la colère des gens doux de caractère; une fois montés, ils sont pires que les violents de nature; c'est l'histoire d'un poltron échauffé. Voici, par exemple,

devant la police correctionnelle, un brave homme que le commissaire de police et les habitants de son quartier déclarent être doux comme un mouton; c'est encore la même chose, rien de pire qu'un mouton enragé. Et notre homme était littéralement enragé, le soir où s'est accomplie la scène qui l'amène devant le tribunal.

Il se nomme Forgues; c'est un ancien voltigeur de la garde, aujourd'hui marchand de cuir. Cet excellent homme est possédé d'une de ces jalousies qu'on attribue aux tigres du Bengale, chez lesquels cet instinct doit être cependant bien difficile à constater; mais enfin, leur jalousie est proverbiale.

Forgues ayant vingt-huit ans de mariage, Mme Forgues doit avoir vu souvent fleurir les lilas; peu importe, les sentiments ne s'expliquent pas, et d'ailleurs, il est certain que le propriétaire de la maison habitée par ce vieux et tendre couple s'est livré envers l'épouse de notre Othello à des manifestations ne laissant aucun doute sur ses projets à l'égard de sa locataire.

Ce don Juan se nomme Virey.

M. le président, au prévenu. — Reconnaissez-vous avoir porté des coups et fait des blessures au sieur Virey?

Le prévenu. — Il l'a bien mérité. Quand un homme a fait des choses aussi désagréables pour moi...

M. le président. — Vous prétendez qu'il a embrassé votre femme?

Le prévenu. — Je l'ai vu... comme je vous vois... dans le couloir de la maison... il ne fait que ça chaque fois qu'il la rencontre, et que ce jour-là, qu'il ne me voyait pas, il a dit à ma femme: "Allons-y!"

M. le président. — Eh bien, elle n'y a pas été? (Rires.)

Le prévenu. — Non, il la tenait à brasse-corps, et elle lui a répondu: "Voyons, tenez-vous donc, mon mari vous voit." Vous croyez que c'est agréable, ces choses-là?

M. le président. — Pour le mari, non; mais il y a d'excellents renseignements sur la moralité de votre femme, et l'on s'accorde à dire qu'elle est incapable de manquer à ses devoirs; malheureusement, vous êtes trop jaloux.

Le prévenu. — Y avait-il de quoi, voyons? mettez-vous à ma place.

M. le président. — Enfin, vous allez trouver Virey; vous lui dites de venir chez vous, que vous avez à lui parler; il vous suit sans défiance; une fois entré, vous l'enfermez, et, vous armant d'une fourche, vous lui dites: "Coquin, tu as voulu me déshonorer, je vais te tuer", et vous avez cherché à le frapper de votre fourche. Il a pu parer les coups; sans cela, vous le visiez au ventre, vous l'auriez tué.

Le prévenu. — Je voulais seulement lui demander des explications pour quoi il embrasse ma femme; alors, il s'avance sur moi, je le repousse, il tombe sur une pile de sabots; il y avait là une fourche, nous la prenons...

M. le président. — Vous la prenez?

Le prévenu. — Il l'a prise aussi.

M. le président. — C'est à dire qu'il vous l'a arrachée.

Le prévenu. — Nous l'avons prise ensemble; alors, nous tirons à qui l'aurait; alors, il me couche.

M. le président. — Quand l'avez-vous vu embrasser votre femme?

Le prévenu. — Oh! il y avait un bon bout de temps; je ne disais rien, mais je voyais bien que ma femme n'était plus aussi chérissante pour moi.

M. le président. — C'est que vous n'êtes plus de la première jeunesse tous les deux.

Le prévenu. — Ça ne fait rien.

M. le président. — Ah!

Le prévenu. — C'est pour ça que je voulais l'explication.

M. le président. — Eh bien, il va nous la donner. (A Virey, présent à la barre): Dites ce dont vous vous plaignez.

Le témoin. — Le 6 mai, sur les neuf heures et quart du soir, le sieur Forgues vient me chercher et me dit qu'il a à me parler. Nous allons chez lui, nous entrons par derrière, du côté de la

cour; il retire le bec-de-cane de la porte. C'était pour m'empêcher de sortir.

M. le président. — Naturellement.

Le témoin. — Alors, il me dit: "Il faut que je te tue, comme ayant voulu me déshonorer". Là-dessus il me lance un coup de fourche; je le pare; sans ça, elle m'entraîne dans le ventre, jusqu'au manche, et l'on n'aurait plus trouvé sur moi qu'un cadavre.

M. le président. — Bien; il y a eu un deuxième coup de fourche?

Le témoin. — Oui, il me le lance en criant: "Léonie! Léonie!..." qui est le nom de sa femme.

M. le président. — Ce deuxième coup de fourche vous a blessé un peu?

Le témoin. — Non, c'est le troisième; alors, au quatrième coup de fourche...

M. le président. — Mais combien y en a-t-il eu?

Le témoin. — Au quatrième, j'entends casser un carreau; voilà un coutelier qui passe son bras par là, il ouvre la porte, et j'ai été sauvé.

M. le président. — Est-ce que vous avez cherché à déshonorer Forgues?

Le témoin. — Mais pas du tout.

M. le président. — Par votre influence de propriétaire sur une locataire; il paraît qu'en l'embrassant, vous lui avez dit: "Allons-y!"

Le témoin. — Simple manière de rire.

M. le président. — Oui, mais Forgues ne rit pas, lui. (Êtes-vous toujours dans les mêmes intentions envers Virey? Avez-vous changé de sentiments?)

Le prévenu. — Non, mais j'ai changé de quartier. (Rires.) J'ai mis deux lieues entre ma femme et lui, toujours en montant.

Le Tribunal l'a condamné à huit jours de prison.

Voilà ce que c'est qu'un homme doux quand on l'agace.

Il y a des gens qui recherchent la tristesse comme s'ils avaient besoin de souffrir pour sentir. — Paul Bourget.

* * *

La piqure n'est pas dans l'épine; la séduction des femmes n'est pas dans leurs yeux, mais dans les nôtres, — Victor Cherbuliez.



I

Le joli palais aux toitures vernissées du daïmio Yotsu occupe, avec ses jardins, le sommet d'un coteau riant; le cratère du Fusi-Pama se dresse à l'horizon; la vue s'étend sur une plaine fertile et bien cultivée; dans les fonds, le riz pousse abondamment, et des groupes d'hommes et de femmes, courbés vers l'eau où ils entrent à mi-jambes, se hâtent déjà pour le repiquage; plus loin c'est le thé, puis le mûrier au clair feuillage, qui tranche sur une forêt de pins, au dernier plan. Vers le milieu de cette fraîche vallée coule une rivière encore troublée par l'orage de la nuit; une blonde brume imprime sur toutes ces choses une vague poésie, un charme qui va au cœur, et qui, dans un instant, se trouvera dissipé par l'éclat brutal du soleil levant.

Le yé de Yotsu est tout de bois laqué, garni de shoji, panneaux de fenêtre en papiers; ces panneaux, glissant dans des rainures, s'ouvrent au jour, permettant de voir au dehors, et aussi d'être vu. Mais qu'importe! le Japonais ne cache pas sa vie, et craint peu la curiosité; mais si quelqu'un affectait de le dévisager, un paravent serait vite déployé devant ses yeux, et le maître lui-même, le maître craint et respecté, viendrait demander compte à l'insolent de son indiscrétion. Et qu'il prenne garde: le vieux Yotsu a la morgue de ses ancêtres, il porte deux sabres à la ceinture, et l'art le plus savant de l'escrime n'a rien qu'il ignore.

Justement la route poussiéreuse bordée de roses cerisiers en fleurs passe le long du yé; souvent les voyageurs, parvenus ainsi au sommet de la côte, s'arrêtent, autant pour reprendre haleine que pour jeter un regard sur le beau pays qu'ils ne se lassent pas d'admirer. Et quelquefois un poète enthousiaste jette au vent quelques vers de Marasaki-Shikiribou...

II

Ce matin-là, Nézumi, la petite servante de Yotsu, venait de tirer les shoji, et elle aperçut la



terre toute couverte d'une couche légère de corolles roses et blanches, à tel point qu'on ne distinguait plus le sol, devant les marches de bois laqué noir.

—Oh! dit-elle, le vilain vent! et la vilaine pluie, qui ont fait tomber les fleurs des cerisiers!

Et elle reprit, avec un regret, d'abîmer ce doux tapis immaculé:

—Où jeterai-je ce marc de thé?

Elle réfléchit un instant, puis elle s'avança sur la terrasse extérieure de la maison, et, avec un geste insouciant, elle lança sur la route le contenu du plateau qu'elle tenait à la main.

—Baka! Berabo! cria une voix irritée. Voilà mon beau vêtement neuf tout gâté.

Nézumi tendit la tête en dehors et aperçut, en compagnie d'un samuraï à deux sabres, un beau jeune homme richement habillé, un daïmio sans doute, et sur qui elle venait de jeter son thé. L'aventure était certes désagréable, et la petite servante était trop bonne pour se montrer satisfaite de sa maladresse. Mais la victime avait pris un air si piteux que Nézumi ne put s'empêcher de rire, la folle!

—C'est toi, la servante, qui a fait ce bel exploit; et tu te moques, encore, par surcroît! Ouvre-nous, que je parle à ton maître.

La chose tournait mal. Pauvre Nézumi! Sa gaieté intempestive la quitta, et c'est en tremblant qu'ayant posé le molencontreux plateau sur la table voisine, elle descendit ouvrir la porte aux nobles étrangers.

—Ton maître, quel est-il?

—Yotsu, daïmio de Nagawa.

—Va le chercher.

—Il dort encore, seigneur.

—J'attendrai son réveil.

Et, posant ses sabres sur ses genoux, Kikusen, le daïmio de Taratori, s'assit au seuil de la maison, non sans avoir ramené, avec un geste de mauvaise humeur, la belle étoffe, encore toute mouillée, de son manteau de soie blanche brodé de lunes d'or. Le samurai était resté debout, ados-

sé à un kakémono précieux, peint par un des grands maîtres d'autrefois, Kâno ou bien Monobu.

Nézumi, alerte mais pensive, achevait de mettre en ordre les divers objets familiers de son maître, dont le réveil ne devait pas tarder; elle n'y songeait plus sans frayeur, la pauvre! Que dirait le terrible Yotsu, toujours si exigeant sur la bonne renommée de sa maison, et sur le respect qu'on doit aux représentants des classes élevées? Quelle réparation exigerait ce beau seigneur, si fier et si richement vêtu, qui avait bien besoin, ma foi! de passer sous la fenêtre à une pareille heure?

Cependant, de son côté, après avoir donné à sa précieuse étoffe toute son attention, Hikusen en reporta une partie sur la petite servante, à qui, à mesure que le temps s'écoulait, il en voulait beaucoup moins. La suivant des yeux dans son travail, il la voyait jolie, de formes gracieuses et élégantes sous ses habits simples; il regardait ses beaux cheveux noirs étagés dans une harmonieuse coiffure où se mêlaient les coquillages et les épingles brillantes, son teint mat, frais, ambré comme la fleur du prunier, un air de douceur et de modestie répandu sur ses traits si fins; il voyait aussi ce gros chagrin, prêt à éclater, qui bridait sa bouche et gonflait ses yeux, chagrin dont il était cause, et qui, maintenant, faisait sur lui une impression plus vive que le rire de tout à l'heure.

La pauvre mousmé, la pauvre petite servante, légère comme un papillon, la tête vide comme



Baka! Berabo! cria une voix irritée. Voilà mon beau vêtement neuf tout gâté.

un moineau, ne fallait-il pas pardonner son étourderie? Et qu'importait, en somme, au riche Hikusen, la perte d'un lé d'étoffe?

—Comment t'appelles-tu, la petite servante?

—Nézumi, seigneur.

—Nézumi, souris, c'est un nom qui convient bien à ta mine futée et à ton trotinement agile! Eh bien, console-toi, Nézumi, tu ne seras pas grondée par Yotsu. Mais une autre fois, jeune

étourdie, regarde où tu jettes ton marc de thé. Yotsu arrivait à ce moment. Hikusen le salua :

—Je n'ai pas voulu passer près de ton yé, sans te connaître, Yotsu; ta renommée était parvenue jusqu'à moi, et je porterai à Seto le souvenir de ce passage dans ton palais. Je suis Hikusen, daïmio de Taratori.

—Ce matin est pour moi l'aurore d'un jour heureux, répondit le puissant Yotsu, avec politesse. Ma maison t'est ouverte: je souhaite de t'y voir souvent.

III

Oui, il y revint souvent, le bel Hikusen, dans la maison du daïmio de Nagawa! Depuis longtemps le printemps avait disparu, les cerises de la route étaient mangées, les moissons d'été rentrées, la glycine, puis l'iris avaient fleuri, et le yé, sur le sommet du coteau, disparaissait maintenant au milieu des érables rouges et des chrysanthèmes multicolores: Hikusen venait encore saluer Yotsu, tout étourdi de cette amitié neuve, en même temps que Nézumi, avec son joli sourire, servait le thé dans la vieille porcelaine de Satzouma.

Or, le beau daïmio était amoureux, amoureux fou de la petite servante, et il n'osait le dire. La disproportion de naissance, de rang, de fortune, était si grande qu'elle appelait le ridicule sur une pareille union, et le jeune homme hésitait à braver ainsi le préjugé de caste. Pourtant, tous les jours il se sentait épris davantage, et cette jeune fille l'ensorcelait, en vérité!

Un jour, enfin, il parla, et, à Nézumi, toute tremblante d'émotion et de joie, il fit l'aveu qui brûlait son cœur.

—Que dites-vous, seigneur? Vous vous moquez de moi, c'est mal!

—Je ne me moque pas, je suis sincère; tu seras ma femme.

—Moi, votre femme! Moi, Nézumi, la servante, c'est impossible!

—Impossible! Pourquoi, si je le veux?

—Que dirait le maître? Je dois le servir dix ans encore, et jusque là il a tout pouvoir sur moi.

—Tu diras à Yotsu que tu m'aimes et que je t'aime, tu lui demanderas ton congé, il ne sera pas assez cruel pour te le refuser. Ne dis pas non ainsi, Nézumi, car tu réussiras, j'en suis sûr. Quant à moi, je suis libre de mes actions, de ma fortune, tu es digne de devenir mon épouse, et lorsque tu seras dans mon palais, tu commanderas à tous le respect, aussi bien que si tu descendais d'un mikado.

Voilà donc Nézumi sur le point de parler à son maître, le vieux et laid Yotsu. Certes, elle en aurait le courage!... Non pas qu'elle se sentit éblouie, ni même séduite outre mesure par cette extraordinaire faveur, dont elle ne se dissimulait pas les dangers. Mais, depuis ce printemps, elle aimait en secret Hikusen, rêve délicieux que la veille encore elle n'osait s'avouer à elle-même; demain il pourrait devenir une réalité si elle ne rencontrait aucun obstacle de la part de celui qui disposait de son avenir, elle ne voulait pas tarder davantage à demander ce consentement indispensable à son bonheur. Pourquoi, au surplus, Yotsu refuserait-il? Exigeant et brutal, il n'était pas cependant trop dur pour ses serviteurs, et d'ailleurs, le mariage de Nézumi devait lui importer peu!

Hélas! qu'elle était loin du but, la pauvre servante!

Yotsu ne saisit pas tout d'abord le sens exact de la prière qui lui était adressée. La timide jeune fille, dans son émotion, embrouillait le manteau brodé, le marc de thé, Hikusen, les cerisiers en fleurs, oubliant que son maître ne pouvait savoir de quoi il s'agissait. Mais, lorsqu'enfin celui-ci eut compris que Hikusen, son grand ami, dont il admirait la constance, n'était venu chez lui si longtemps que pour voir sa servante, et que maintenant, chose lamentable et bien digne de la génération nouvelle, il voulait déroger et épouser une pauvre fille du peuple, il fut à la fois vexé et indigné: vexé d'avoir joué le rôle de dupe indigné de voir chez un homme de sa caste une mésalliance qui blessait tous les anciens préjugés, et dont il aurait à rougir, lui-même tout le premier, en tant que daïmio.

Donc, en peu d'instant, toutes les phases de

—D'ailleurs, ajouta-t-il, je suis bien bon, vraiment, de tant prendre à cœur une aussi sottise aventure! Retourne à ton travail, ambitieuse, et applique-toi à le bien faire, ou sinon!... Quant au galant Hikusen, s'il revient ici, c'est moi qui le recevrai, et de façon qu'il s'en souviendra!

Il s'éloigna, laissant Nézumi épouvantée d'un tel débordement de colère et d'injures. Lorsqu'il fut parti, la pauvre fille pleura longtemps, sur la ruine définitive de ses espérances, toutes les larmes de son cœur simple.

IV

Cependant, il ne fallait pas qu'à son tour Hikusen vint affronter l'indignation et les insolences de Yotsu. Donc, reprenant un peu ses sens, elle trempa son pinceau dans l'encre de Chine, et écrivit à celui qu'elle avait déjà considéré comme son fiancé:

“Hikusen, toi qui étais apparu dans la vie de l'humble servante comme la brise du soir après l'étouffante chaleur du jour, Hikusen, adieu! La volonté du maître est plus forte que mon amour. Nézumi restera fille; l'or et la soie de ton palais ne sont point faits pour elle.”

Elle allait mettre à la suite le monogramme de son nom, lorsqu'elle songea au danger que courait le jeune daïmio, s'il s'aventurait encore dans le yé de Yotsu. Elle ajouta donc:

“Si on te voyait dans ce palais ou alentour, ce serait ta perte; Yotsu est méchant, et sa colère est terrible!”

Puis elle signa, et fit parvenir sa lettre aussitôt.

Hikusen était impatient de recevoir des nouvelles, et fort peu rassuré, au fond, sur les suites de sa folie; car c'était folie, vraiment, que d'aller prendre femme dans les derniers rangs du peuple. Le charme, la beauté, l'honnêteté de Nézumi n'étaient même pas une excuse suffisante à cet acte, que beaucoup autour de lui blâmeraient. Mais, malgré ce que la raison lui commandait, il braverait les résistances et épouserait la femme de son choix.

Dans son inconséquence de jeune écrivain, il n'avait pas voulu s'attarder à l'hypothèse que le maître de Nézumi refuserait de la laisser partir. Or, cet obstacle était, au contraire, très à craindre, et la loi formelle à cet égard: la servante devait son temps au maître pendant la durée du contrat; elle ne pouvait se marier sans autorisation. Mais, bah! se disait Hikusen, à des circonstances extraordinaires, il faut des résolutions exceptionnelles, et bien certainement Yotsu, son

ami, comme lui daïmio, ne se refuserait pas à favoriser leur bonheur.

Sur ces beaux projets, sur ces illusions, la misère désolée de Nézumi tomba comme la neige tardive sur les fleurs du printemps. Le jeune homme fut tout bouleversé par l'annonce de cette rigueur inattendue, et la dernière phrase, surtout, l'irrita vivement.

—Quoi! ce Yotsu, cet homme laid et ridicule, prétendait l'intimider, lui, Hikusen, le descendant des seigneurs de Taratori, célèbres dans tout le Nippon pour leur vaillance. Non seulement il contrecarrait ses projets, mais encore il prétendait lui interdire jusqu'à la route qui passait au bord de son palais, et qui, pourtant, était à tous, même aux mendiants; si on l'écoutait, vraiment, ne faudrait-il pas quitter jusqu'à la



Lorsqu'enfin Yotsu put parler, ce fut pour éclater en imprécations

la surprise, de la rage, de la honte, se peignirent sur la large figure de Yotsu. Il étranglait, cherchant ses mots pour accabler la malheureuse Nézumi; celle-ci restait prosternée à ses pieds, suivant des yeux la colère qui rendait véritablement hideuse la tête hirsute de son maître. Ah! combien elle regrettait maintenant d'avoir parlé si tôt, d'avoir brusquement rompu le charme de sa vie, d'avoir rêvé l'irréalisable, tenté le bonheur impossible!

Lorsqu'enfin Yotsu put parler, ce fut pour éclater en imprécations et en reproches, accompagnés de grands gestes de menace. Il rappela à Nézumi son origine obscure, sa condition humiliante, les durs travaux auxquels elle avait consacré son temps, et il riait avec un gros rire moqueur, en comparant tout cela avec le haut rang auquel elle aspirait.

province, parce que ce vieux fou a chez lui une servante à laquelle il tient!

A se monter ainsi, Hikusen en arriva bientôt aux extrêmes; d'une voix irritée, il demanda ses sabres, et, d'un pas fébrile, il prit le chemin du palais de Yotsu.

V

Celui-ci était précisément sur la terrasse de sa maison, arpentant nerveusement le plancher pour calmer un reste de fureur qui grondait en lui. De là, comme l'on sait, il apercevait la route dans ses détours, et, lorsqu'il vit venir Hikusen, il sentit se réveiller les sentiments divers qui l'avaient mis hors de lui quelques heures auparavant. Le voilà donc, ce bellâtre, triste héritier d'ancêtres fiers et vaillants? Il se moquait des gens plus âgés que lui, et il courtoisait les servantes, sans souci de l'opinion de ses pairs et de l'honneur de sa caste! Maintenant, il n'y a plus chez les jeunes gens ni amitié, ni retenue, ni dignité, ni religion, ni respect des choses établies!

Comment les dieux tolèrent-ils de semblables désordres! Mais, du moins, lui, Yotsu, ne souffrirait pas chez lui pareille injure! Et de plus loin qu'il put se faire entendre:

—Toi que j'ai cru mon ami, et que maintenant je méprise, tu ne viens pas, je pense, franchir le seuil de ma maison? Elle n'est ouverte qu'aux honnêtes gens.

—Je viens, au contraire, causer avec toi en ami, Yotsu, et te faire entendre raison, dit Hikusen.

En même temps il entra dans le jardin.

—Hors d'ici! Berabo! misérable himmin, cria Yotsu. Hors d'ici, ou je te fais payer cher ton insolence!

Le chevalier chargé de ses sabres se trouvait à portée; il y saisit un long tsurugui à deux tranchants, et se précipita sur le visiteur.

Hikusen recula d'un pas, ne s'étant guère attendu à une apostrophe aussi virulente. Mais le sang de ses ancêtres coulait dans ses veines; il n'hésita pas davantage; tirant son sabre, encore que celui-ci fût plutôt une arme de parade, il se mit vivement en défense.

—Au surplus, dit-il, vidons sur-le-champ cette querelle; toi mort, Nézumi deviendra libre et m'appartiendra.

—Tu comptes trop vite sur ma mort, jeune audacieux. Appelle à ton aide la science des armes et le secours des dieux, car Yotsu, daïmio de Nagawa, ne fait jamais grâce.

La lutte s'engagea. Elle fut longue, car si Yotsu était vigoureux et exercé depuis sa jeunesse aux rudes combats, Hikusen était plus souple et plus agile; tous deux avaient déjà reçu quelques blessures sans gravité, lorsqu'une natte au fond s'écarta pour laisser passer le joli visage inquiet de la petite servante, attirée par le bruit insolite; en voyant cette scène terrifiante, elle ne put contenir un cri, et Hikusen, instinctivement, tourna la tête. Ce fut sa perte; au même instant, l'épée de son adversaire s'abattait, et, ne rencontrant aucune parade, elle traversa la poitrine du daïmio de Taratori.

Nézumi s'était jetée sur le corps ensanglanté de son fiancé. Yotsu, impassible, essuya son beau sabre à la garde ciselée, et le reposant sur le chevalier:

—Nézumi, dit-il avec un sourire cruel, il faudra faire porter ce jeune homme dans son palais. Que son exemple profite à tous ceux qui oublient les saintes lois du Nippon. Puis, s'enveloppant dans son manteau, avec dignité, il sortit.

VI

Ainsi, le bonheur à peine ébauché était à jamais rompu. Hikusen était mort, mort pour Nézumi et par Nézumi, et elle, la petite servante, si jolie et si riieuse, si insouciant avant qu'un beau seigneur fût venu la chercher et troubler sa quiétude, elle restait seule sur la terre pour pleurer, portant dans son cœur un deuil que rien ne rachète. Elle, qui avait rêvé de vivre à côté

de cet homme, de partager sa joie et ses douleurs, elle ne pourrait même pas assister à ses funérailles, suivre son cercueil jusqu'au cimetière, au milieu des pleureuses et des porteurs de lanternes! Mais aussi, elle devrait conserver devant les yeux, dix ans encore, l'odieuse figure de ce maître redouté, auquel elle devait son malheur.

C'était trop souffrir!

Qu'avait-elle fait, l'humble fille, pour être ainsi punie du ciel? Le ciel! En prononçant ce seul mot qui représentait à son esprit borné les puissances surnaturelles dont on lui parlait depuis l'enfance, elle sentit naître un espoir fou. Pourquoi, puisque les prêtres de Bouddha racontaient sans cesse à la foule des fidèles des histoires de résurrections mystérieuses, d'incarnations extranaturelles, pourquoi ne demanderait-elle pas au dieu la vie de son fiancé?

Passant aussitôt du désespoir le plus profond à la confiance sans limites, elle ne douta pas du succès. Elle se relève presque joyeuse, elle revêt ses plus beaux habits, écrit sur une feuille de papier de riz, suivant l'usage, l'objet de sa prière, et, et boîte d'encens à la main, elle se dirige rapidement vers le temple, qui dressait son portique de bois sculpté, au milieu des érables rouges, sur les premiers versants de la colline.

VII

Le temple était vide; outre que ces sanctuaires bouddhistes sont très peu fréquentés, l'heure n'était pas propice aux visites des fidèles, et les bonzes étaient sortis, pour mendier sur les routes et à la porte des maisons.

Nézumi entre, frappe trois fois dans ses mains, selon le rite, pour appeler l'esprit du dieu, puis s'agenouille, saisie de respect en présence de Bouddha, devant lequel brûle le feu éternel. Le dieu est assis sur une large feuille de lotus d'or, et le socle de laque qui le porte, incrusté d'ivoire et de nacre, est, lui aussi, recouvert d'une abondante végétation de feuilles et de fleurs d'or massif, desquelles Bouddha semble sortir pour commander au monde. La main droite, dressée vers le ciel, indique la toute puissance de la loi des volontés humaines, et son éternelle immutabilité.

Pendant quelques instants, Nézumi prosternée reste muette. Sa demande lui paraît maintenant insensée, et elle n'ose plus la formuler. Cependant, la fumée d'encens sortant de la cassolette allumée, faisait autour du dieu de bronze une rose auréole, au milieu de laquelle se détachait la douce figure de Bouddha, dans son type conventionnel un peu efféminé, calme et bon. La petite servante reprend, courageuse; le sanglot qui étreignait sa gorge éclate en larmes bienfaisantes qui soulagent son cœur oppressé, et vers le dieu monte la prière de la pauvre enfant, éperdue:

—Bouddha! Bouddha! Hikusen, mon fiancé, est mort. Répare l'injuste destin et rends-lui la vie.

Lentement, Bouddha abaissa ses paupières, entra ouvrit ses lèvres de métal, et s'adressant à l'humble fidèle:

—Hikusen était ton fiancé? dit-il. Mais n'était-ce pas un haut et riche seigneur, un des maîtres de ce pays?

—Oui.

—Et toi, qu'es-tu, jeune fille, pour prétendre à son alliance? Tes vêtements sont simples, ton offrande est petite; sur ce papier déployé devant mes yeux, ta demande est écrite d'une façon naïve, et dans le style du peuple.

—Bouddha, puissant Bouddha, je suis une servante.

—Alors, pourquoi aspires-tu si haut? Pourquoi veux-tu t'asseoir près du trône, quand le dieu t'en a placé si loin?

—Hélas!...

—Tu pleures ton fiancé? Crois-tu que, s'il t'eût épousé, tu n'aurais pas pleuré souvent, dans ta condition nouvelle? Ton époux aurait-il résisté toujours au mépris des siens, au regret de sa mésalliance? Aurais-tu brodé ces étoffes, au-

rais-tu peint ces kakemonos qu'aiment les hommes de son rang? Aurais-tu parlé cette langue harmonieuse à laquelle l'ont habitué ses premiers bégaiements d'enfant? Toi-même, que serais-tu devenue au milieu des princesses? Quelle contenance aurais-tu gardée au milieu d'elles? N'aurais-tu pas fait rire souvent de toi-même et de ton époux?

Nézumi ne trouvait rien à répondre; son âme se glaçait à mesure que le dieu parlait, avec son raisonnement rigoureux.

—Il te sera pardonné, reprit Bouddha, parce que tu es jeune, inexpérimentée, et parce que toute femme est éblouie par l'attrait des richesses et d'une situation plus élevée. Hikusen, lui, a été puni parce que son esprit plus mûr devait l'empêcher de troubler ton repos, le préserver contre de semblables inconséquences, et le défendre contre les entraînements.

—Nous nous aimions, murmura Nézumi; ceux qui aiment ne raisonnent pas.

Bouddha, à son tour, parut frappé de cette logique de femme, qui s'opposait à la sienne. Il réfléchit quelques instants, puis, avec lenteur, il prononça l'arrêt suivant:

—L'amour, sans doute, est une excuse, mais il ne peut rendre juste ce que la loi défend, ni rétablir ce que la volonté du ciel a détruit.

Les yeux de la statue de bronze se fixèrent, immobiles, sur l'espace infini, et la figure reprit son impassible sérénité.

Nézumi comprit que la décision était immuable, et que ses espérances étaient brisées à tout jamais! Alors?... vivre, vieillir avec ce souvenir terrible, près de ce maître odieux?... Oh non!

—Bouddha, cria-t-elle avec angoisse, prends au moins ma vie!

La face divine se ranima, avec une expression de pitié suprême.

—Soit, dit le dieu, ta constance sera récompensée. Je prends ton âme et celle de ton fiancé, et j'en fais deux étoiles que je place au firmament. Mais dans l'éternité, la voie lactée vous séparera, et, un seul jour par an, vous pourrez vous rejoindre, si les oiseaux du ciel veulent bien se réunir pour vous faire un passage.

La cassolette, prête à s'éteindre, jeta une dernière flamme, le parfum monta vers la statue en une fumée plus intense, et Nézumi, à demi-pâmée vit, comme dans une vision, la réalisation des promesses du dieu. La paroi du temple avait disparu sous l'éclat des flammes et de l'auréole de feu; dans la main de Bouddha, deux étoiles, l'une blanche, l'autre rouge couleur de sang; des oiseaux s'élevaient vers le ciel, avec des cris joyeux, au milieu des accords d'une musique douce et ravissante; et tout au loin, comme une promesse de bonheur, les deux figures réunies de Hikusen et de Nézumi... Puis tout s'estompa, peu à peu se fondit devant le visage de Bouddha, toujours impassible et bon, et doucement la petite servante s'étendit sur le sol, inanimée.

VIII

Dans tout le royaume du Japon on célèbre, à l'automne, la fête du "Mariage des étoiles". C'est une des plus populaires, et celle, sans contredit, dont les manifestations sont les plus charmantes. La ville est toute en joie, pavoisée, les rues retentissent de cris d'allégresse, la rivière ou la mer est sillonnée de barques, les fusées traversent l'air, et éclatent en gerbes brillantes. Ce jour-là, les amoureux et les fiancés écrivent des noms et des souhaits sur de petits carrés de papier qu'ils jettent vers le ciel; ils recueillent ensuite avec soin ceux qui retombent et qu'ils peuvent retrouver. Les autres, suivant la croyance, se sont transformés en oiseaux, et sont allés porter ces vœux aux divinités propices. Jointes aux autres oiseaux du ciel, ils forment au-dessus de la voie lactée un pont immense, qui permet au noble daïmio et à l'humble petite servante de se rejoindre un seul jour, et d'exaucer les souhaits de tous ceux qui sont, comme eux, sur la terre, simples, fidèles, et dévoués malgré tous les obstacles.

LE PETIT GOURMAND



Totor adorait les confitures; malheureusement pour lui, sa maman les plaçait toujours si haut qu'il ne pouvait jamais les atteindre.



Un matin, en allant à l'école, il songeait au moyen d'arriver jusqu'aux inaccessibles confitures.



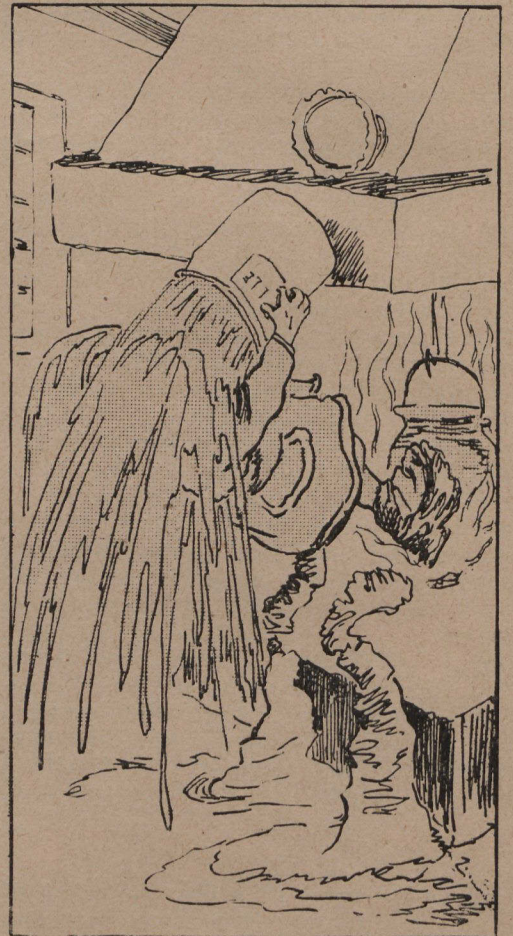
...lorsqu'en voyant la neige s'entasser sous ses semelles il s'écria: "J'ai trouvé!"



En effet, la neige, petit à petit, s'amassait sous les pieds de Totor, qui se vit bientôt juché sur de véritables échasses de neige.



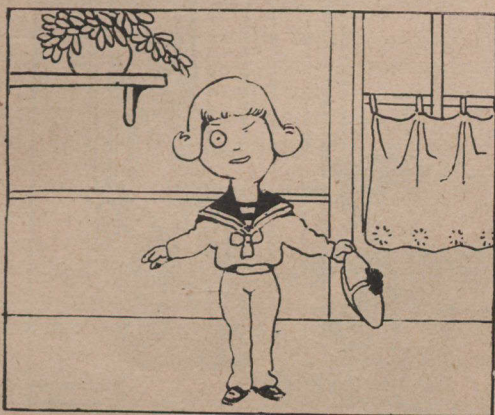
...à l'aide desquelles il parvint sans peine jusqu'aux confitures et se mit à s'en régaler.



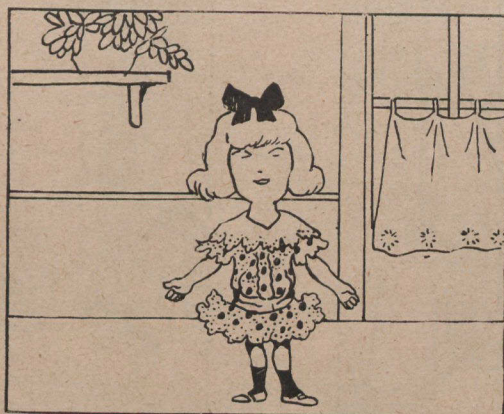
Mais le feu du foyer eut vite fait de fondre les supports du petit gourmand, et celui-ci, perdant l'équilibre, s'écrasa sur le sol...

UN DÉGAT

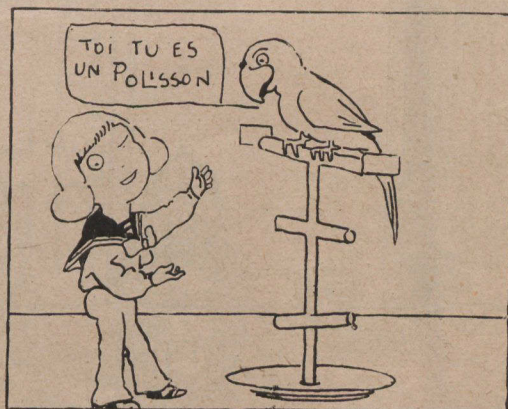
Où le lecteur fait connaissance avec Bob, sa sœur Lily, "Jako" et "Loin-du-Ciel"



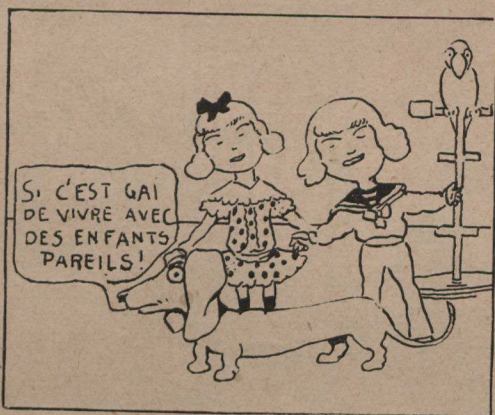
Connaissez-vous Bob? Bob Furet? Non. Eh bien, Bob Furet est un jeune garçon de six ans, espiègle, malin, futé, qui se présente pour la première fois aujourd'hui devant vous et qui se trouve très flatté de faire votre connaissance.



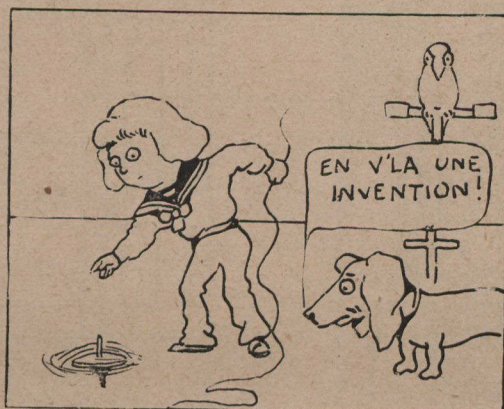
Connaissez-vous Lily? Lily Furet? Non. Lily Furet est la petite soeur de Bob, âgée de cinq ans, désobéissante, coquette, turbulente, mais qui, malgré ses défauts, a un bon petit coeur.



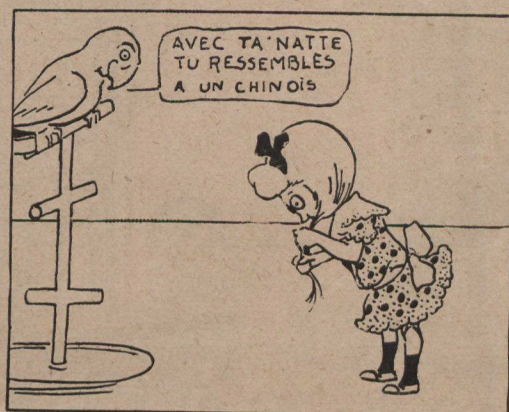
Connaissez-vous Jako? Jako est un pauvre perroquet plein d'expérience et qui, sachant parler, donne parfois des conseils à Lily et à Bob.



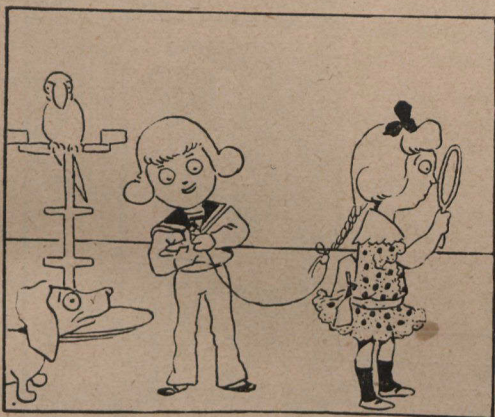
Enfin, connaissez-vous Loin-du-Ciel? Loin-du-Ciel est un pauvre petit chien basset qui regrette vivement de se trouver en la compagnie de Bob et de Lily, qui lui attirent tous les désagréments possibles.



Or, maintenant, que suivant les us et coutumes, Bob, Lily, Jako et Loin-du-Ciel vous sont présentés, allons voir ce qu'ils font dans leur chambre.



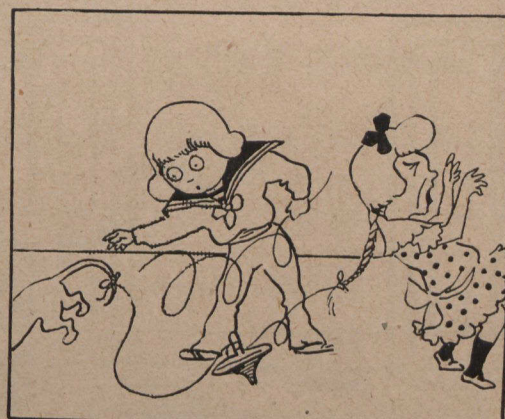
Bob s'amuse avec une toupie, Lily tresse coquettement ses cheveux, Jako fait des observations et Loin-du-Ciel ouvre l'oeil, car il a peur de recevoir la toupie sur la tête.



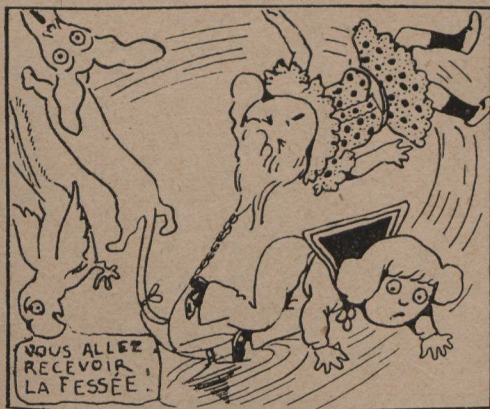
Cependant, Bob, qui a toujours de mauvaises idées en tête, prend une ficelle qu'il attache d'un bout à la natte de Lily et de l'autre à la tête de la toupie.



Non satisfait, il prend une autre ficelle qu'il attache à la queue de Loin-du-Ciel et également à la toupie.



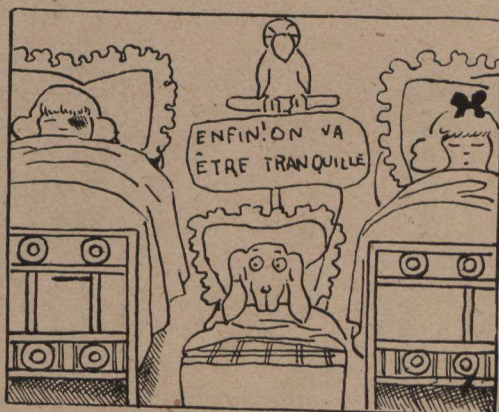
Ceci fait, il enroule sa toupie et la lance avec force sur le parquet.



Bientôt, par la force de rotation, Lily et Loin-du-Ciel sont entraînés et tournent dans le vide avec une vitesse vertigineuse, renversant tout et culbutant le méchant Bob et le pauvre Jako, qui ne cesse de donner des conseils.

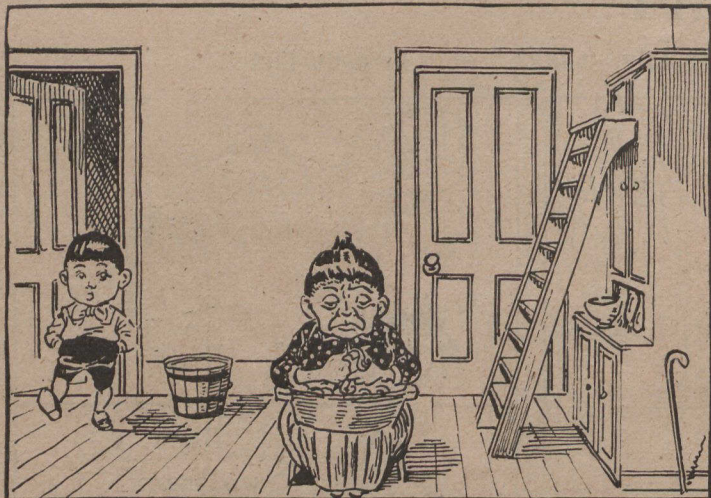


Lily a les cheveux arrachés! Bob a des bleus de tous les côtés! Loin-du-Ciel a la queue cassée! Et Jako, regimpé sur son perchoir, prédit des punitions de la part des parents.

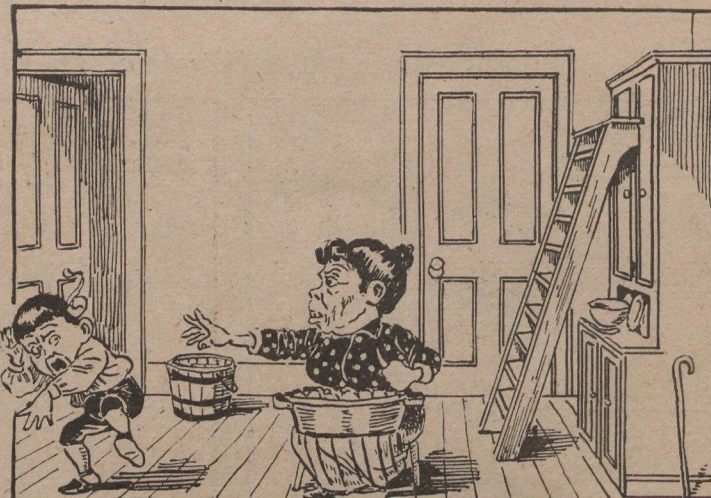


En effet, ce soir-là, Bob et Lily furent couchés après le souper, privés de dessert et, avant de s'endormir, ils prirent la résolution de rester sages pendant huit jours, jusqu'au prochain numéro, qui nous apprendra s'ils ont tenu parole.

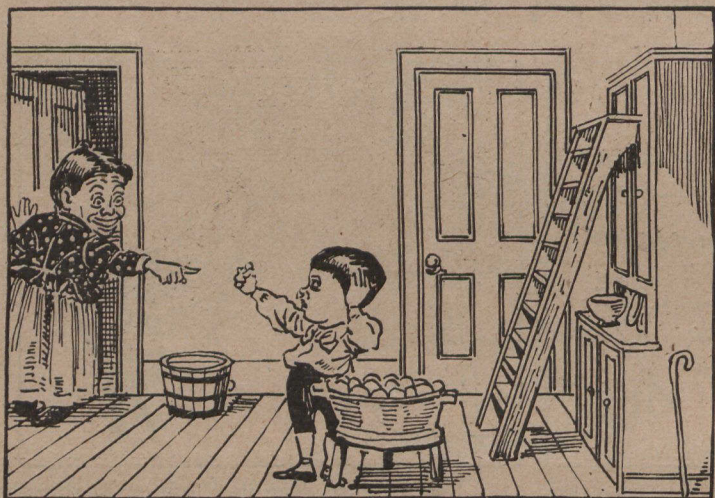
BIBI L'ENFANT TERRIBLE ET MARIANNE LA CUISINIÈRE



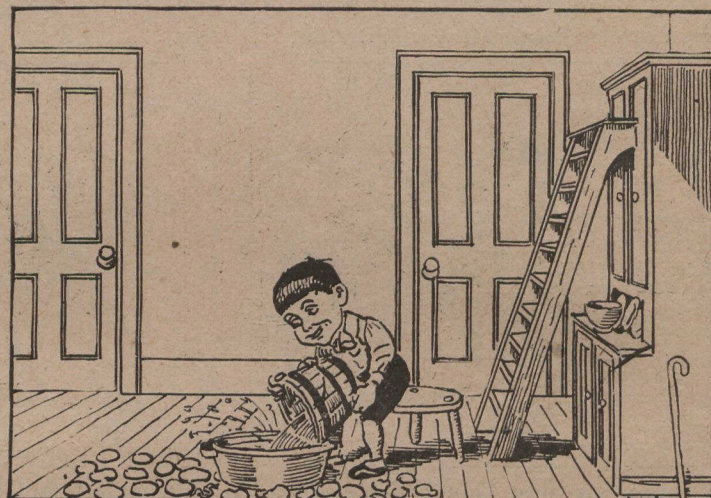
Marianne, cuisinière chez Barbezieux, pèle des pommes de terre, quand tout à coup Bibi, l'enfant terrible, lui siffle aux oreilles la scie du jour: "Viens, poupoule".



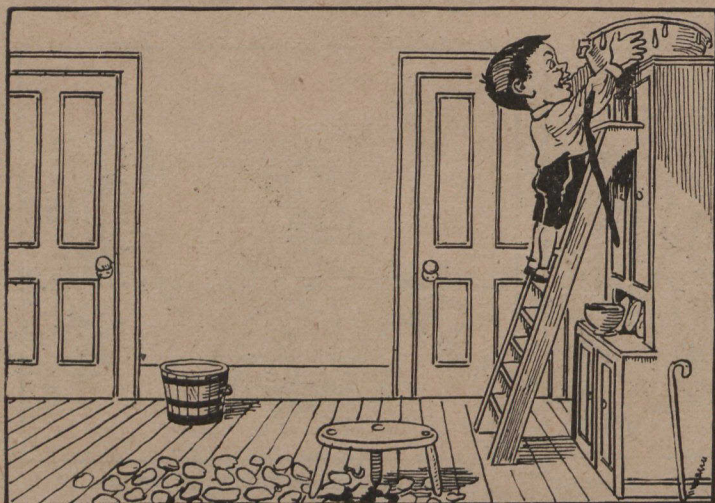
—Ferme-la! s'écrie-t-elle en lui lançant patate et pelures à la tête.



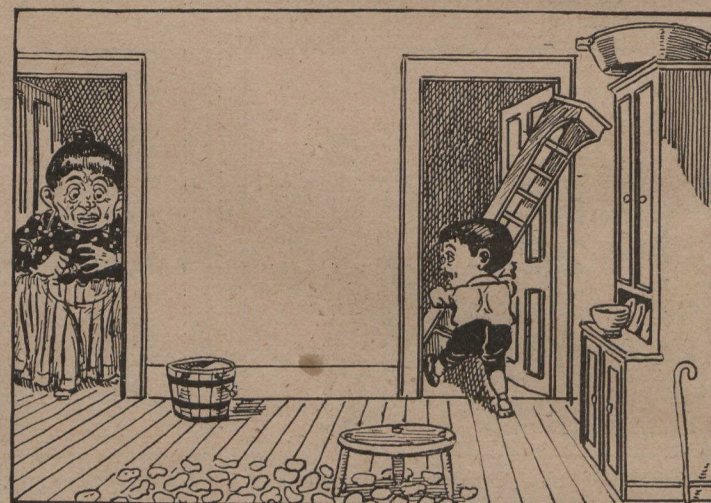
Le boucher carillonne à la porte et empêche tout autre argument de porter. —Je me vengerai! dit Bibi.



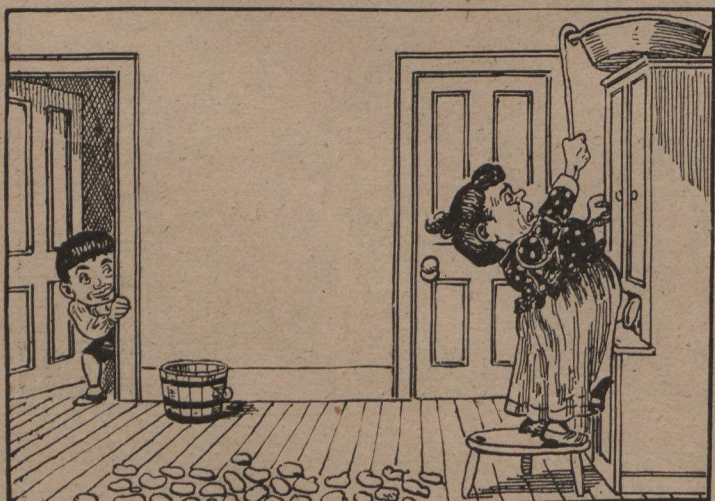
Bibi met à exécution son plan de vengeance.



Il vide la casserole et la place en haut du buffet, après l'avoir remplie d'eau.



Puis il enlève l'échelle.



—Ah! le petit diable, dit-elle, il me paiera cher cette nouvelle farce-la.



Mais après le déluge, Marianne ne songea plus à demander son reste.

LES ENFANTS QUI FONT FORTUNE

DES MILLIONNAIRES AU BIBERON — UN PIANISTE DE TROIS ANS — SCULPTEUR A CINQ ANS

Faire fortune! A moins de circonstances tout à fait extraordinaires, les hommes heureux qui parviennent à ce résultat portent sur leurs épaules le poids de longues années de travail et de soucis! Et cependant, il est certains "richards" qui le deviennent à l'âge où l'on est d'ordinaire écolier. Il est vrai que ces richards-là furent des enfants de génie!

Un musicien allemand, Joseph Hofmann, gagna \$15,000 avant l'âge de dix ans. Il avait fait ses études sous le maître Rubinstein, quand il s'embarqua pour l'Amérique, pays de l'or. Déjà il avait donné des concerts dans les principales villes d'Europe.

Aux Etats-Unis, il donna trente-deux concerts qui lui rapportèrent la jolie somme de trois cent mille francs. Il décida alors de se retirer momentanément pour achever ses études.

Un autre musicien enfant prodige, Otto Hegner, fit une fortune de \$150,000 durant les vingt premières années de sa vie. Il se retira alors de la vie active, mais bientôt, las de ne rien faire, il commença à enseigner la musique

moyennant des "cachets" fantastiques, qui lui rapportèrent en moyenne \$50,000 par an.

Pépito Rodriguez, le célèbre enfant pianiste espagnol, est encore un autre prodige musical. A l'âge de trois ans, il jouait de mémoire les mélodies qu'il avait entendues une seule fois. Il reçut une éducation musicale très peu étendue, et cependant, il y a deux ans, on le payait à Paris de \$500 à \$1,000 par soirée. Plus tard, il s'engagea pour cinquante concerts aux Etats-Unis, à raison de \$750 par concert. De ces faits, on peut conclure en toute assurance qu'à l'âge où il s'assiera sur les bancs de l'école, il aura gagné, par lui-même, des revenus qu'envieraient plus d'un banquier.

IDOLE AUJOURD'HUI, SIFFLE DEMAIN

W. H. Betty, surnommé Child Roscius, fut sans contredit l'enfant acteur qui eut les plus grands succès. Il montait sur les planches avant l'âge de huit ans, et à dix ans il était l'étoile de Covent-Garden, à Londres, puis de plusieurs autres grands théâtres d'Angleterre.

Il était des plus populaires. Pendant plus d'un an il fut payé à raison de \$300 par soirée. A l'âge de seize ans il se retira avec une fortune de un million de francs, qu'il destinait à parfaire son éducation.


Lorsqu'il fit sa réapparition, quelque cinq ans plus tard, sa popularité avait disparu. Il n'eut plus aucun succès. Heureusement pour lui, la fortune gagnée jadis n'était point dissipée.

Un sculpteur que certains enthousiastes comparent à Michel-Ange est le jeune Victor Righetti. Sa renommée ne lui vient pas seulement de son réel talent de sculpteur, mais surtout de ce qu'il fut un artiste presque au berceau! Il modelait à trois ans des figures qui se vendaient \$250 la pièce, et lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans, il gagnait sans peine \$20,000 par an. Bien qu'actuellement il n'ait pas encore atteint dix-huit ans, il encaisse de plus gros revenus qu'aucun autre sculpteur en renom de l'Italie.

MILLIONNAIRE EN JOUANT AU BILLARD

Un autre artiste, dans un genre tout différent, est Willy Hoppe, Anglais. Celui-là est connu de tous les Canadiens qui sont passés par Paris durant ces trois dernières années.

C'est le plus habile joueur de billard de son âge à travers le monde entier. Quoiqu'il n'ait pas encore douze ans, ses revenus sont en moyenne de \$250 par semaine. Il a fait le tour de l'Europe et a vaincu des maîtres du billard, comme Bert Taylor, Burroughes et Voscono, que l'on cite comme les plus grands joueurs vivants.



VICTIME des POISONS

Vous n'avez pas le droit de vous décourager parce que vous croyez avoir tout essayé pour vous guérir. Nos "Préparations Végétales" ont guéri des milliers de cas déclarés incurables par de savants médecins. Nous n'employons aucun poison dans nos préparations, et nos médecins spécialistes se feront un plaisir de vous donner gratuitement toute information que vous désirerez au sujet de n'importe quelle maladie. (UN REMEDE DIFFERENT POUR CHAQUE MALADIE).

Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté
136 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

"LA DIGESTIVE"
Guérit pour toujours la **DYSPEPSIE**
EN VENTE PARTOUT



CE QUE NOUS IGNORONS

—Au Japon, un grand nombre de femmes fument.

—Le XXe siècle aura 25 années bissextiles.

—Certains arbres nains du Japon ont à peine trois pieds de haut et sont vieux de plusieurs siècles.

—Un pharmacien a calculé qu'il y a environ 16,000 drogues et médicaments connus.

—Les mouches ne se posent jamais sur les objets enduits d'une légère couche d'huile de laurier.

—Un faucon aurait franchi en vingt-quatre heures la distance de Paris à Malte, soit 2,150 milles.

—On ne voit guère plus de 3,000 étoiles par une nuit claire, et cependant le nombre des étoiles cataloguées est de 30,000.

—Il faut dépenser à peu près \$4,000 pour faire breveter une invention dans tous les pays du monde.

—Il existe au Jardin zoologique de Londres une tortue qui aurait atteint l'âge de trois cent cinquante ans.

—En Autriche, il y a très peu d'orphelinats. Les enfants ayant perdu leur père et leur mère sont placés par l'Etat chez des particuliers.

—Les veuves hindoues ne sont plus obligées de se suicider; mais elles sont l'objet d'un mépris général, et on les force souvent à se noircir la moitié du visage à l'aide d'une teinture indélébile.

—Un artiste flamand a réussi à peindre un paysage sur un grain de blé. On voit distinctement une meunerie, dans laquelle un ouvrier entre un sac de farine. On voit aussi un cheval, une voiture et un groupe de paysans.

—C'est l'Espagne puis l'Italie qui comptent le plus de nobles, quinze pour cent en moyenne. L'Allemagne est surtout le pays des docteurs de toute sorte.

—La dette du Japon s'élevait à environ vingt-cinq francs par tête avant la guerre actuelle; elle dépasse en ce moment le chiffre de quarante-quatre francs.

—En Belgique et dans les départements du Nord, les chiens remplacent le schéaux et les ânes, pour la traction des voitures légères, (laitiers, boulangers, chiffonniers, etc.).

—Le bois sec brûle mieux que le bois vert, parce que ses pores et cellules contiennent beaucoup plus d'air qui active la combustion; tandis que le bois vert est rempli d'eau qui, en s'évaporant, diminue l'intensité du feu.

—Un linguiste, M. J. Collier, affirme qu'on peut évaluer à 5,000 le nombre des idiomes parlés sur la terre. Ce savant tient compte, sans doute, des innombrables dialectes, soixante pour le Brésil seul, plusieurs centaines au Mexique et dans l'île de Bornéo, etc., etc.

—Les plantes rejettent, la nuit, une partie de l'acide carbonique qu'elles ont absorbé en excès durant le jour. C'est pourquoi il est dangereux de conserver des plantes ou des fleurs dans les chambres à coucher.

—Les cochers moscovites n'ont pas le droit d'user du fouet pour exciter l'ardeur ralenties de leurs chevaux. Il faut, d'ailleurs, se hâter de dire que dans aucune capitale européenne on ne voit de plus beaux attelages, même pour traîner de simples fiacres, et que, par conséquent, le fouet est un instrument dont l'utilité n'est pas démontrée.

N'attendez pas

que votre rhume soit devenu bronchite ou angine. Agissez de suite et énergiquement.

Le

SIROP MATHIEU

de Goudron

et d'Huile de Foie de Morue

agit dans les cas les plus difficiles aussi bien que dans les plus simples. Il est souverain pour toutes sortes de toux, rhumes, bronchites, etc., etc. Ses nombreuses guérisons prouvent son efficacité.

Gros flacon 35 cts partout.

La Cie J. L. Mathieu, prop.,
SHERBROOKE, Qué.

Si votre rhume vous donne la fièvre, les Poudres Nervines de Mathieu, prises en même temps que le Sirop Mathieu, la feront disparaître.

L. Chaput, Fils & Cie

Dépositaires du Gros, Montréal.

Un mari ivrogne guéri.



Une dame qui a sauvé son mari et sa maison, écrit: "J'ai pensé pendant longtemps essayer Samaria pour le guérir de ses habitudes de boire. Un jour il entra au domicile sous l'effet de la boisson après avoir dépensé son salaire de la semaine. J'ai envoyé chercher le remède Samaria et lui ai administré dans son café. Il ne s'est jamais douté de rien, et avant d'avoir employé tout le traitement, il a complètement arrêté de boire. Je crois sincèrement que ce remède peut guérir les cas les plus difficiles. ECHANTILLON GRATIS et pamphlet envoyés cachetés, vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse. THE SAMARIA REMEDY CO., 23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

PERE KOENIG'S
GRATIS Un livre très sérieux sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux pauvres surtout.
KOENIG MED. CO.,
100 Rue Lake, CHICAGO.
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



EDMOND J. MASSICOTTE,
Artiste-Dessinateur, (3e étage)
1630 rue Notre-Dame, Montréal — Illustrations décoratives pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc.

Arrêtez vos souffrances

Je vous donnerai gratuitement et avec plaisir la valeur d'un dollar de mon remède pour en faire l'essai.

Il n'y a rien à déposer, rien à promettre. La bouteille d'un dollar est absolument gratuite. Sur mon ordre votre pharmacien vous donnera une grande bouteille d'un dollar et il m'enverra la facture.

Personne n'a jamais essayé, avec autant de persistance, de faire disparaître tout doute.

Dans 80,000 villes ou villages — dans plus d'un million de familles — mon remède est connu et apprécié. Il y a tout autour de vous — vos amis ou vos voisins — peut-être il y a autour de vous des personnes qui, à soulager. Il n'existe pas un seul médecin qui osera vous dire que les principes que je proclame ne sont pas parfaitement justes, que je fais erreur en les appliquant. Et pendant six années, mon remède a subi la plus sévère épreuve que puisse subir un remède. J'ai dit : "S'il ne réussit pas, je le donne pour rien." Et il n'a jamais raté de succès quand il y avait la plus petite chance de succès.

Cette montagne d'évidence ne servira cependant à rien pour ceux qui ferment les yeux ou qui somnolent dans le doute. Le doute est plus difficile à vaincre que la maladie. Je ne saurais guérir ceux qui n'ont pas la foi nécessaire pour tenter un essai.

C'est pourquoi je vous fais cette offre. Je ne me fie pas aux témoignages. Je laisse complètement de côté le fait que ma pratique est la plus étendue au monde — et je viens à vous comme un étranger tout simplement. Je ne vous demande pas de croire un seul mot de ce que je vous ai dit sans en avoir fait même la preuve. J'offre de vous donner, sans restriction aucune, une grande bouteille à un dollar du RESTAURANT DU DR SHOOP. Personne n'a jamais essayé aussi franchement d'être toute possibilité de doute. C'est la preuve de la confiance illimitée que j'ai en mon remède. Mon offre est franche et ouverte. C'est la suprême épreuve de ma foi sans limites. Une seule personne sur 98 est en parfaite santé. Des 77 malades, quelques-uns sont malades au lit, d'autres ne sont qu'à demi-malades, d'autres enfin ne sont que nerveux ou dérangés. Mais la plupart des maladies proviennent d'une cause commune. Les nerfs sont faibles. Non pas les nerfs que vous avez généralement à l'idée, — les nerfs qui dirigent vos pensées et vos actions.

Mais les nerfs qui, seuls et sans guide, la nuit comme le jour, font battre votre cœur — contrôlent votre appareil digestif — régissent votre foie — gouvernent vos reins.

Ce sont là les nerfs qui se fatiguent et qui s'usent, il ne sert à rien de traiter l'organe malade — le cœur irrégulier — le foie dérangé — l'estomac rebelle — les reins dérangés. Ces organes ne sont pas la cause de la maladie. La cause se trouve dans les nerfs. C'est là que vous trouverez la cause de tout le mal.

Il n'y a rien de nouveau là-dedans, rien qu'un médecin pourra contredire. Mais il appartenait au Dr Shoop d'appliquer cette découverte, de la rendre pratique. Le RESTAURANT DU DR SHOOP, est le résultat d'un quart de siècle d'efforts dans ce sens. Il ne s'agit pas d'organes ni n'endort la douleur — mais il va tout droit au nerf — au nerf intérieur — au nerf puissant — il le reconstruit, le renforce et en un mot le guérit.

Ne voyez-vous pas que CECI est une NOUVELLE MÉDECINE ? Que ce n'est pas le raptage d'un stimulant ? Ou l'effet soporifique d'un narcotique ? Ne voyez-vous pas qu'il va tout droit à la source même du mal et qu'il la fait disparaître ?

Mais je ne vous demande pas de croire un seul mot de ce que je vous dis. Je ne vous demande pas d'en croire un mot avant d'en avoir fait l'essai, — chez vous et absolument à mes dépens. Pourrais-je vous offrir la valeur d'un dollar pour rien s'il y avait quelque chose de faux dans ce que je vous ai démontré ? Pourrais-je vous laisser aller chez votre pharmacien, que vous connaissez — et choisir la bouteille que vous désirez sur ses rayons, si mon remède n'était pas ABSOLUMENT utile ? Pourrais-je me permettre de faire ceci, si je n'étais pas RAISONNABLEMENT SUR que mon remède vous guérira. Écrivez-moi aujourd'hui.

Les cas doux se guérissent souvent avec une seule bouteille. En vente dans quarante mille pharmacies.

Pour avoir ce bon Livre 1 sur la Dyspepsie pour une bouteille Livre 2 sur le Cœur d'un dollar, adressez-vous au Dr Shoop boîte Livre 3 sur les Roghons 80, Racine, Wis. Dites Livre 4 pour les Femmes le livre qu'il vous faut Livre 5 pour les Hommes Livre 6 sur le Rhumatisme

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent même avec une bouteille ou deux.

En vente dans quarante mille pharmacies.

LE RESTAURANT DU DR SHOOP

Découpé dans un journal, l'effroyable fait-divers suivant : "Mlle K..., une fort belle person-

ne, s'est assise, hier, sur un baquet contenant du vitriol.

"La pauvre fille restera défigurée pour le restant de ses jours."

—Vous êtes un menteur, monsieur!... —Répétez le mot, monsieur, et je vous étends raide mort!

—Considérez le mot comme répété!

—Et vous, monsieur, considérez-vous comme raide mort!...

VOUS EN VERREZ LA FIN

Avec un hiver humide les rhumes sont communs; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le BAUME RHUMAL.

POUR RIRE

On cause d'accidents extraordinaires.

—Moi, raconte Mme Duriflard, je me souviens que, toute petite, je me laissais tomber, de dos, dans une poêle à frire... J'en porte encore les traces.

Calino, distrait. — Montrez-nous ça!...

* * *

—Cher monsieur, pourriez-vous me prêter dix francs?

—Pardonnez-moi, mais je suis un peu sourd de cette oreille...

—(Passant à l'autre oreille.) — Pourriez-vous, dis-je, me prêter vingt francs?

—Ah! mais non, excusez-moi, c'est de ce côté-ci que je n'entends rien du tout!

* * *

M. le maire fait son petit discours aux mariés.

—Vous allez enfin connaître...

—Pardon, interrompt le mari à voix basse... J'ai été marié une première fois.

—Alors, reprend le maire, permettez-moi d'espérer que vous serez plus heureux au second tour de scrutin.

* * *

Crétinot, à la veille d'épouser une femme plus âgée que lui, expose ses craintes à un ami.

—Elle a le double de mon âge, dit-il, quand j'aurai cent ans, elle en aura deux cents, ce ne sera pas drôle.

* * *

Le président du tribunal interroge un chenapan qui a tué sa femme d'un seul coup de poing.

—C'est véritablement extraordinaire. Comment l'avez-vous frappée?

Le prévenu, allongeant un vigoureux coup sur le nez du magistrat:

—Comme ceci, monsieur le président!

* * *

Calino est homme de précaution. Désireux de se faire photographier pour donner à une carte d'identité une apparence d'indéniable authenticité, il dit à l'artiste:

—Vous savez, représentez-moi avec une barbe un peu forte, parce que j'ai l'intention de la laisser pousser.

* * *

—Tiens! mon brave homme, je croyais que vous étiez aveugle!...

—Oh! oui, ma bonne dame, je le suis presque toujours; mais, voyez-vous, la concurrence est si rude aujourd'hui qu'il faut avoir souvent l'oeil ouvert, si l'on veut du moins réussir dans ses affaires!...

* * *

Une jeune femme, mariée à un très vieux bonhomme qui est gravement malade, interroge le docteur avec un air d'inquiétude fort bien joué:

—Docteur, je suis prête à tout entendre. Dites-moi la vérité.

—Alors, chère madame, préparez-vous à recevoir un coup terrible. Votre mari est sauvé!

* * *

Déjà, dans un journal, l'effroyable fait-divers suivant: "Mlle K..., une fort belle person-

ne, s'est assise, hier, sur un baquet contenant du vitriol.

"La pauvre fille restera défigurée pour le restant de ses jours."

—Vous êtes un menteur, monsieur!... —Répétez le mot, monsieur, et je vous étends raide mort!

—Considérez le mot comme répété!

—Et vous, monsieur, considérez-vous comme raide mort!...

VOUS EN VERREZ LA FIN

Avec un hiver humide les rhumes sont communs; le meilleur remède pour les guérir radicalement est le BAUME RHUMAL.

SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.
PRIX 25 CENTS.
Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

—C'est sans doute en Allemagne que l'on trouve les plus vastes forêts de l'Europe. Un quart de l'empire en est encore recouvert.



"Il a opéré des merveilles"

Si vous souffrez du mal d'yeux et n'avez encore essayé



Vous devriez le faire de suite. Il guérit.

Mme. H. M. Brown, Lindsay, Ont., écrit: "Veuillez m'expédier deux autres boîtes de 'Iozone' par le retour du Courrier. Il a opéré des merveilles chez l'enfant qui s'en sert."

Prix 50c. Adressez: THE IOZONE REMEDY CO., 106 Adelaide Ouest, Toronto.

\$2 000 à perdre si l'original du certificat ci-dessus ne peut être produit.

Profitez de nos

Escomptes

De 20 à 50 Pour Cent

20% Sur Ameublements de Salon, Salle à dîner, Chambre à coucher, à partir de \$15.00 à \$30.00, Chaises, de 35c à \$1.00.

25% Sur Ameublements de Salle à dîner, Salon et Chambre à coucher à partir de \$35.00 à \$60.00, Garderobe, Berceau, Couchettes d'enfant et Couchettes communes, Tapis Tapestry et Prélarts.

30% Sur Ameublements de Chambre à Coucher, Salon et Salle à dîner à partir de \$65.00 à \$95.00, Couchettes de fer, Bureaux et Chiffonniers, Commodes, Sommier, Matelas, Porte-Chapeaux, Armoires à argenterie, Bibliothèque combinée, Canapés, Sofa-lits et Bureaux-lits.

33 1/3% Sur Ameublements de Salon, Salle à dîner, Chambre à coucher à partir de \$100.00 à \$250.00, Cabinets de Salon et de Musique, Secrétaires et Pupitres, Tables de Salon et de Librairie, Jardinières, Chaises en rotin et Chaises Morris, Pendules de fantaisie, Tapis en Bruxelles, Wilton et Axminster, Rideaux et Draperies.

40% Sur Pianos, Etagères, Bric-à-brac, Vases dorés, Chaises et Bureaux d'affaires, Bibliothèques, Couchettes en Cuivre, Ecrans, Ottomans et Chevalets.

50% Sur Statuettes, Meubles dorés, Articles de fantaisie en bronze et dorés, Palmes, Chaises dépareillées, Coupons de Tapis et Prélarts.

Une visite est sollicitée.

Ouvert le soir jusqu'à 7 hrs.

F. Lapointe,

1449 rue Sainte-Catherine, Angle Montcalm

Hymne National Persan

POUR LE PIANO

Composé par A. LEMAIRE

Directeur des Musiques militaires de S. M. Le SCHAH de Perse,
Commandeur de l'Ordre Impérial du Lion et Soleil de Perse.

(108 = ♩)

PIANO

The musical score is written for piano and consists of four systems of two staves each. The first system is marked with a tempo of 108 quarter notes per minute. The music is in 2/4 time. The treble clef staff contains a rhythmic melody with eighth and sixteenth notes, while the bass clef staff provides a harmonic accompaniment with chords and moving lines. The piece concludes with a final cadence in the fourth system.

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains six measures of music with eighth-note patterns and some beamed sixteenth notes. The lower staff is in bass clef and contains six measures of music with chords and eighth-note accompaniment.

The second system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains six measures of music, including a repeat sign in the second measure. The lower staff is in bass clef and contains six measures of music with chords and eighth-note accompaniment.

The third system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains six measures of music with eighth-note patterns and beamed sixteenth notes. The lower staff is in bass clef and contains six measures of music with chords and eighth-note accompaniment.

The fourth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains six measures of music with eighth-note patterns and beamed sixteenth notes. The lower staff is in bass clef and contains six measures of music with chords and eighth-note accompaniment.

The fifth system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef and contains six measures of music with eighth-note patterns and beamed sixteenth notes. The lower staff is in bass clef and contains six measures of music with chords and eighth-note accompaniment. The word "FIN" is written at the end of the system.

La Statue

DANSE DES HOURIS

E. REYER

Mouv^t. de Valse

8

VALSE.

p

8

1^a

2^a

mf

8

ff

mf

8

1^a

ff

mf

8

2^a

p

1^a 2^a

This system contains two measures of music. The first measure is marked with a first ending bracket (1^a) and the second with a second ending bracket (2^a). The treble clef part features a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part provides harmonic support with chords and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). A dynamic marking of *mf* is present in the second measure.

à volonté.
mf

This system contains two measures of music. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part has a steady accompaniment with fingerings (1, 2, 3, 4, 5). A dynamic marking of *mf* is present in the first measure, and the instruction *à volonté.* is written above the first measure.

p *f* *p*

This system contains two measures of music. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part has a steady accompaniment with fingerings (1, 2, 3, 4, 5). Dynamic markings of *p* (piano) and *f* (forte) are present in the first and second measures respectively.

8

This system contains two measures of music. The first measure is marked with an 8-measure bracket. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part has a steady accompaniment with fingerings (1, 2, 3, 4, 5). Dynamic markings of *f* (forte) and *p* (piano) are present in the first and second measures respectively.

8 1^a 2^a

This system contains two measures of music. The first measure is marked with an 8-measure bracket. The first measure is marked with a first ending bracket (1^a) and the second with a second ending bracket (2^a). The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part has a steady accompaniment with fingerings (1, 2, 3, 4, 5). Dynamic markings of *mf* (mezzo-forte) and *ff* (fortissimo) are present in the second and third measures respectively.

This system contains two measures of music. The treble clef part has a melodic line with slurs and fingerings (1, 2, 3, 4, 5). The bass clef part has a steady accompaniment with fingerings (1, 2, 3, 4, 5).

Poils Follets Enlevés !

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sûrement, sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé sûrement, \$1.00. Adresse :

The Madame Thora Toilet Co.
Toronto, Canada.

LES

Dragées "ROBUST"

(DEPURATIVES)

Remarque bien : Dragées, et non pas Tablettes ou Pilules.

La plus utile des 100 préparations "Robust." Les Dragées "Robust" ont une action si douce et si complète sur le sang, l'estomac, le foie, les intestins, et tout le système, qu'il n'y a presque pas de maladie qui puisse tenir. 35 ans d'expérience.

Faiblesse, Débilité, Puiseiment, Dyspepsie, Etourdissement, Constipation, Affections du Foie, Maladies de la Peau, etc., tout disparaît graduellement et sans violence, si l'on persiste à prendre les Dragées "Robust" régulièrement.

En vente PARTOUT, 50c.
Dépôt : Pharmacie C. Beaupré, 73 Dé-séry, Hochelaga, Montréal.

CONSTIPATION CHRONIQUE

LES GRANULES BUROT

AUX FLEURS DE CAMOMILLE

Pour migraine, dys-pepsie, embarras du foie, mal de rein.

Agissant sans provoquer NI COLIQUES NI DIARRHÉE

PURGATIF et LAXATIF Précieux dans la grossesse et l'allaitement.

DOUX et SUR

Envoyé franco, aux Etats-Unis ou Ici. Prix 40c.—COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA, ch. 6 "La Presse"

SANOL

LE MEILLEUR
LE PLUS PUISSANT
DE TOUS LES TONIQUES.

NE CONTIENT PAS
D'ALCOOL

En vente dans
toutes les pharmacies
DEMANDEZ LE

SANOL

ART. LAURIN & CIE.

Peinture de Maisons,
Tapissage, Blanchissage,

Enseignes.



No 73

St-Chs - Borromée

MONTREAL

PHONE
MAIN 4564

COFFRES-FORTS DE MEILINK
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00

LE FER À CHEVAL NEVERSUP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ

LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BEEL MAIN 641

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."

Neuf proverbes japonais

Il est à la mode, en ce moment, de citer des proverbes japonais. Voici donc les meilleurs, ceux qui montrent assez exactement l'ironie profonde de la philosophie japonaise :

I — Si vous haïssez quelqu'un, laissez-le vivre; c'est un supplice suffisant.

II — Apprenez, en vous blessant, le mal qu'endurent les autres.

III — Tout, jusqu'à la sardine, peut être l'objet d'un culte.

IV — On ne croit guère à l'habileté du pauvre.

V — Si vous voulez vous connaître, interrogez les autres.

VI — Le coeur d'un enfant de trois ans lui reste jusqu'à soixante.

VII — Il n'y a pas de professeur de poésie.

VIII — Redoute également ta femme, ton cheval et ton fusil.

IX — Où vous vivez, là est la capitale.

Ce dernier est joliment renouvelé de l'antique; et l'avant-dernier a cours aussi dans les préceptes de la philosophie musulmane: "Ne prête jamais, dit l'Arabe, ton cheval, ton fusil et ta femme." Et le Japonais, peut-être plus sage encore, pense: "Redoute-les!"

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

MAQUEREAUX FRAIS A LA ORLY. — Dépouillez les poissons de leur peau, enlevez les filets, faites-les mariner dans un jus de citron, avec persil, oignons, thym, laurier. Au bout d'une heure, enlevez les filets, faites égoutter, passez dans la farine, faites frire, servez sur sauce tomate.

POIRES A LA CREME. — Prendre, autant que possible, des poires qui ne deviennent pas rouges en cuisant. Les faire cuire dans un sirop de sucre très léger; lorsqu'elles sont cuites à point, les piquer avec des amandes douces; couper en quatre et, lorsqu'elles sont rangées dans le compotier, verser dessus une crème ordinaire parfumée à la vanille. Les poires doivent être servies tièdes. On peut préparer des pommes de la même façon.

COTELETTES DE MOUTON AU GRATIN. — Choisissez des côtelettes dans le filet, passez-les sur le feu avec un peu de lard fondu ou du beurre; joignez-y du persil, ciboules, échalottes; mouillez avec du bouillon, salez et poivrez. Faites cuire à petit feu. Prenez une poignée de mie de pain passée à la passoire, mêlez-la avec trois jaunes d'oeufs et un peu de bon beurre, étalez ce mélange sur les côtelettes et gratinez au four de campagne.

TIMBALE DE RIZ AU FROMAGE. — Garnissez un moule d'une pâte brisée. Cuissez une tasse à thé ordinaire de riz avec du bouillon, un morceau de beurre frais et un peu de poivre. Lorsque le riz est crevé, ôtez-le en le passant de façon à ce que rien ne reste du bouillon; ajoutez deux jaunes d'oeufs battus avec deux cuillerées de fromage râpé, le mélanger doucement pour ne pas écraser le riz. Laissez refroidir; puis remplissez le moule, couvrez de pâte en soudant bien les bords. Mettez au four chaud. Dès que la pâte est dorée, servez chaud.

RECETTE DES BRIOCHES. — Prenez un quart de beurre frais, six oeufs, cent vingt-cinq grammes de sucre en poudre, une demi-livre de belle farine, l'écorce hachée d'un citron, un peu de sel et du levain (à peu près la grosseur d'un oeuf moyen). Pétrissez le levain avec un peu d'eau ou de lait tiède; puis incorporez le sel, la farine, les oeufs, le beurre, le sucre et l'écorce hachée. Travaillez bien la pâte. Il est utile qu'elle repose ensuite dix à douze heures, au moins. Moulez vos brioches, placez-les sur des feuilles graissées et saupoudrées de farine. Mettez au four chaud et retirez-les quand elles sont dorées.



CORSINE

DEVELOPPANT LA FORME
ET LE BUSTE

NOUS ENVERRONS GRATUITEMENT

Notre Livre EN FRANÇAIS sur le Développement de la Forme et du Buste, sous enveloppe ordinaire cachetée, à toute femme qui nous le demandera par lettre contenant trois timbres-poste de 2 cents. **LE SYSTEME FRANÇAIS DE DEVELOPPEMENT DU BUSTE** inventé par MADAME THORA est un simple traitement chez soi garanti pour augmenter le buste de six pouces. Ce sont des femmes qui répondent à toutes les lettres qui restent secret sacré. Nous ne divulguons jamais aucun nom. Notre livre est admirablement illustré de portraits sur le vif montrant les formes avant et après l'emploi du SYSTEME CORSINE. Nous avons une agence aux Etats-Unis d'où nous faisons parvenir nos traitements à nos clientes américaines afin de leur éviter de payer les droits.

Demandez le LIVRE (GRATIS) et envoyez 6 cts de timbres-poste à

The Madame Thora Co.
TORONTO, Can.

ECHOS ET NOUVELLES

— Dans les Indes anglaises il n'y a qu'un garçon sur cinq et une fille sur quinze qui aillent à l'école.

— D'après une statistique qui, en vérité, semble bien pessimiste, 42 employés de chemin de fer sont tués ou blessés en une semaine dans tout le Royaume-Uni.

— On parle toujours du parfum des fleurs et, cependant, un chimiste, doublé d'un statisticien, a constaté que sur 4,110 variétés cultivées en Europe, 400 seulement exhalent une senteur quelconque, et que, sur ce nombre, 50 au moins n'ont qu'une odeur plutôt désagréable.

— Une carte à jouer — un simple neuf de carreau — qui est payée \$14,000, ce n'est pas chose tout à fait banale. Il faut dire que sur

l'envers de cette carte Holbein avait peint une exquise miniature représentant Françoise Howard, duchesse de Norfolk.

PENSEZ POUR VOTRE FAMILLE

D'un agent honnête vous choisirez une bonne assurance, s'adresser à

J. F. DELANEY, agent spécial, 180 rue St-Jacques, Montréal, (Phone Main 2140)



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une plaque j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de Villebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Dames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amour — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Sceptique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déom Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.



Elixir, Poudre et Pâte
DENTIFRICES
DES R.R. PP. **BÉNÉDICTINS**
de SOULAC

MEMBRE du JURY, HORS CONCOURS, Expoⁿ Univ^le PARIS 1900

Succursale pour le CANADA: 13, St-John Street, MONTREAL: Gaston VENNAT, Dir.

Si vous avez besoin d'un Bon Piano

ADRESSEZ-VOUS A

J. A. Hurteau & Cie, Ltée

1680 rue Sainte-Catherine, Montréal

PRIX SPECIAUX POUR ARGENT COMPTANT OU AVEC
CONDITIONS POUR CONVENIR AUX ACHETEURS

ASSORTIMENT COMPLET
DE MUSIQUE EN FEUILLE.
INSTRUMENTS DE MUSIQUE
DE TOUS GENRES

MACHINES A COUDRE.



**Le Café de
Mme HUOT**

n'est pas un café bon marché dans le sens du mot, mais le meilleur café à aucun prix; par conséquent le meilleur marché.

IL EST PUR, RICHE, DELICIEUX. ESSAYEZ-LE.

En vente par tous les bons épiciers en canistres de 1 lb à 40c, 2 lbs à 75c.

EN GROS CHEZ

**E. D. MARCEAU, Importateur, 285 rue St-Paul
MONTREAL**

LE VRAI MOYEN



—Mon vieux, il n'y a que le Scotch Marchant Old Highland Whisky pour chasser les idées noires.



YSAYE
le célèbre violoniste dit que le Vin Mariani est sans égal.

YSAYE

Le témoignage désintéressé suivant du plus grand violoniste, Ysaye, convaincra tout le monde de la valeur réelle du célèbre vin tonique français.

VIN MARIANI

“ Le meilleur stimulant tonique est sans aucun doute le Vin Mariani : Il n'a pas d'égal.”

“ E. YSAÏE.”

La profession médicale recommande sans hésiter le Vin Mariani.

C'est un remède reconstituant, consciencieux et efficace partout où l'on prescrit un tonique doux et stimulant avec l'assurance qu'on en retirera un plus grand profit que par tout autre moyen thérapeutique

Le Vin Mariani est en vente dans toutes les pharmacies du monde.

VIN MARIANI

Le seul fabriqué sous le contrôle direct des agents du gouvernement

DEMANDEZ

LE

PARTOUT

CE BON CHOCOLAT JACQUES!



LE MEILLEUR DE TOUS.

Agent général pour le Canada : A. du CASTEL, 1299 Notre-Dame, Montréal. Bell Te. M. in 899.



Les deux choses qu'il vous faut

UNE

Bonne Réputation

ET

**LE COGNAC
PH. RICHARD**

Il a toujours été et sera toujours le meilleur.

LAPORTE, MARTIN & Cie, Limitée

ÉPICIERS EN GROS

MONTREAL

Agents pour le Canada.

